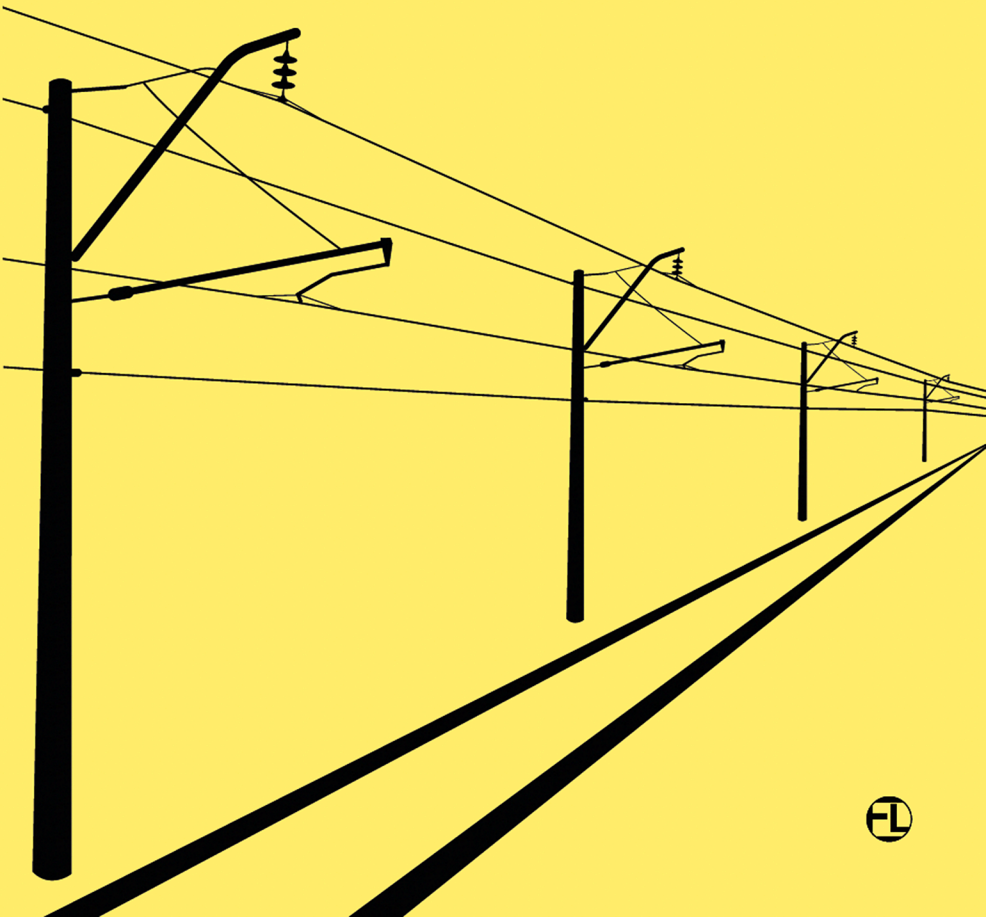
Isabelle de Riedmatten

AU FIL DU RAIL

CORRESPONDANCES



AU FIL DU RAIL

CORRESPONDANCES

© L'Esprit de la Lettre Editions, Genève, 2021
Suzanne Rivier-Devèze
30 chemin des Crêts de Champel
CH-1206 Genève
© et l'auteur

esprit-de-la-lettre.swiss

ISBN version imprimée : 978-2-940587-21-6
ISBN version pdf : 978-2-940587-22-3

Dépôt légal : BGE, Genève et BN, Berne, avril 2021

Illustration de couverture :
© Can Stock Photo Inc. / aarrows

Isabelle de Riedmatten

AU FIL DU RAIL

CORRESPONDANCES

FL

AVANT-PROPOS

Ces textes courts, construits en deux parties, sont le fruit de multiples pérégrinations ferroviaires.

Appréciés ou endurés, les voyages en train d'Isabelle de Riedmatten forment d'abord le décor d'un théâtre bruyant : des personnes observées, des bribes de conversation saisies au vol, donnent à voir des fragments de comédie humaine. Avec une curiosité un peu détachée, elle met en relief des attitudes, des expressions, des interactions ou des égoïsmes, dépeint sans complaisance quelques protagonistes de ces rencontres éphémères.

Puis, le silence se fait. L'imaginaire succède au regard acéré. Des fictions naissent, nourries d'anciens voyages, d'autres géographies. Pathétiques ou fragiles, des personnages se laissent entrevoir. Des pans de vies se dessinent, parfois ancrées dans des pays bien éloignés du confort helvétique. Les deux volets entrent alors en résonance, et leur contraste souligne la distance séparant les deux univers.

Le trajet choisi entre réel et romanesque permet en effet bien des décalages, des changements de perspective. Vus au prisme de leurs travers, les voyageurs apparaissent de manière frontale, presque brutale. Mais face à

la violence des situations oniriques, l'empathie se révèle. Isabelle de Riedmatten se décrit elle-même comme une « passagère » ; spectatrice, elle reste à l'écart de toute intervention. Ce qui n'empêche pas qu'elle manifeste son sentiment, bien qu'avec discrétion : l'écriture seule révèle son « point de vue ».

Suzanne Rivier

Les feuilles
Qu'on foule
Un train
Qui roule
La vie
S'écoule

Guillaume Apollinaire
Alcools, 1913

I

MÉLODIE D'AUTOMNE

Une escadrille d'étourneaux, indifférents à l'automne qui s'achève, me détourne de ma lecture. Le train fait halte en gare de Lausanne. Un homme bienveillant se propose de hisser mon sac sur le porte-bagages, place où il aurait dû se trouver plutôt qu'abandonné à mes côtés. Deux jeunes femmes poursuivent une conversation énergique où se bousculent les néologismes et les anglicismes. Je tente d'en saisir l'enjeu. Il doit s'agir de l'organisation d'une journée *portes ouvertes*.

Portes ouvertes, lit-il sur l'affiche, contrairement à celles qu'on lui claque au nez. Arrivé à l'endroit indiqué, il pénètre dans le hall où se bousculent de jeunes artistes en quête du professeur de musique qui pourrait les accompagner au seuil d'une brillante carrière.

Il hésite avant de gravir d'un pas sûr, une à une, les marches de l'escalier de pierre conduisant aux mansardes. Le préposé à l'ordre qui d'ordinaire se jette sur tout visiteur suspect et qui n'hésite pas à chasser l'intrus entré par curiosité, pour se réchauffer ou se soulager, ne l'a pas interpellé.

Il s'arrête devant la salle numéro trois. À l'intérieur, rien n'a changé hormis la couleur lumineuse des murs. Un violoncelle s'appuie sur l'un des côtés du piano droit.

Il ouvre la fenêtre, inspire une bouffée d'air et laisse son regard vagabonder sur les ors du feuillage, le bleu infini du ciel. Puis il s'assied sur la chaise autrefois réservée au maître. Avec précaution, il retire l'instrument de son étui et saisit l'archet.

Il interprétera sa dernière composition. Une sonate incessamment jouée dans sa tête, qu'il corrige ici ou là, modifiant un rythme, rectifiant une mesure.

La mélodie s'élance. Elle accompagne une ronde d'hirondelles peu pressées d'échapper à l'hiver.

Au bas de l'immeuble, un piéton s'immobilise bientôt rejoint par d'autres, surpris eux aussi, par cet air qui se hisse dans les aigus, se replie, s'étire, dégringole dans le grave, se recroqueville et rebondit.

Silence. Rien ou presque n'échappe à la vigilance du gardien.

Déconcerté, l'auditoire de fortune se disperse sans remarquer l'imposante silhouette qui s'éloigne, un violoncelle sur le dos.

II

JOUR NOIR

Peu après Fribourg, entre l'autoroute et la voie ferrée, un carré d'herbe fait la joie de deux moutons. Ils ont échappé à la tonsure et pour quelques jours encore au sourire du boucher.

Penchée sur le parapet du pont qui enjambe l'autoroute, elle guette les automobiles qui surgissent, les répertorie par couleur. Le noir s'impose comme l'implacable gagnant. Pour échapper à la lassitude du jeu, elle s'impose une nouvelle règle.

Munie d'une pierre trouvée en chemin, elle ferme les yeux. Si, au moment de les ouvrir, le véhicule repéré devait être noir, elle la laisserait tomber.

À quelques kilomètres de là, une dispute éclate à propos de l'achat d'une voiture. Elle la voulait bleue plutôt que ce corbillard qu'elle ne conduirait de toute façon jamais. Il augmente le volume de la radio pour échapper à l'indiscrétion des voisins. C'était une occasion unique ! Un modèle d'exposition proposé à un prix vraiment avantageux !

Ce soir, il rentrera de son travail avec des fleurs. La querelle sera vite oubliée.

La sonnerie du portable la détourne de ses pensées rancunières. Comment a-t-elle pu oublier cet entretien qui lui tenait à cœur ? Il est trop tard pour songer à sauter dans un bus ou même à prendre un taxi.

Les sièges aubergine sentent le cuir neuf, une odeur que l'arbre magique suspendu au rétroviseur ne réussit pas à neutraliser. Le levier de vitesse est manuel, ce qui doit expliquer le rabais consenti.

La porte coulissante du garage se referme automatiquement derrière elle. L'autoradio fonctionne. Option musique diffuse une chanson de Brel. Elle opte pour une autre chaîne. Finalement, cette nouvelle voiture est plutôt agréable à conduire.

La circulation est fluide. Elle sera à l'heure au rendez-vous.

III

MAILLE À PARTIR

Ventre rond. Joues boursouflées. Nul doute que ce passager monté à Berne soit un amateur de bière. À peine assis, il retire ses souliers, allonge ses jambes sur la banquette. Un orteil grassouillet émerge de la socquette du pied droit.

Autrefois, les chaussettes ne s'achetaient pas. Elles se tricotaient. Un apprentissage traumatisant pour les filles forcées de s'initier aux travaux manuels, un après-midi par semaine, tout au long de leur école primaire. Étonnamment, ce cauchemar d'écolière semble divertir aujourd'hui encore, quel que soit leur sexe – l'esprit d'égalité étant passé par là – les dilettantes de l'ouvrage fait maison.

S'emparer d'un écheveau pour le transformer en pelote, attaquer la cheville en livrant bataille aux quatre aiguilles à double pointes, tricoter en rond une maille à l'envers, une maille à l'endroit, parvenir jusqu'à la chaînette du talon, réunir le tout avant de se lancer dans l'opération de ce qui deviendra le pied, autant de combats qui occasionnaient chez elle des accès de rage, des crises de désespoir.

Il n'était pas rare, qu'au bord des larmes, elle se débarrasse de l'ouvrage réfractaire, le propulsant à travers la salle de classe. Un acte de rébellion aussitôt sanctionné

par une retenue ou une sévère mise au pas.

Elle avait fait de sa grand-mère compatissante une alliée. Celle-ci prenait le relais, achevant de ses mains expertes le tricot maudit et l'encourageant à escamoter la partie du fil qui pendait encore au bout de la chaussette terminée. Une manière subtile de l'inciter à croire qu'elle était l'artisane de sa victoire sur l'ennemi.

Un bas fatigué jusqu'à l'usure ne se jetait pas. Les vieilles mains agiles savaient ravauder un accroc, remonter à l'aide d'un crochet la maille qui avait filé.

Croiser des jeunes recrues aux pieds meurtris par d'épuisantes marches d'endurance la laisse de marbre. Surtout ne pas leur dévoiler le confort des chaussettes d'antan. Que cela reste un secret Défense.

IV

FLEURS

Deux femmes sont assises derrière moi. À défaut de les voir, je les entends. Leur langue m'est inconnue. Une des voix suffoque comme l'air qui s'échappe d'un soufflet ravivant la braise. L'autre palpite telle une fleur que le vent agace. Rencontre sonore que le brusque freinage du train interrompt.

Elle n'a jamais attaché d'importance au nom des fleurs qu'elle observait. Elles étaient des simples compagnes rencontrées le long des routes poussiéreuses, des survivantes qui se frayaient un chemin dans les fissures du macadam. Pour survivre, elle avait partagé le sort des enfants rassemblés en bandes, participé à leurs jeux souvent cruels où les rires se mêlaient aux larmes. Une rafle policière les avait dispersés.

L'atmosphère paisible du foyer qui maintenant l'héberge ne la rassure pas. Sous le sceau de la confidence, elle partage des lambeaux de vie avec des camarades d'infortune que seul son curieux prénom étonne.

Dans ce nouvel environnement tout est réglé. L'heure du réveil, les tâches quotidiennes, la préparation de l'unique repas servi en fin d'après-midi, la lessive à l'eau froide dans des cuvettes de plastique une fois par semaine. Une routine qui la déconcerte.

La responsable du lieu, une femme revêche à la poigne

de fer, a refusé qu'elle se rende à l'école. À son âge, elle ne savait même pas lire ! Elle s'occuperait du ménage et prendrait soin de ses petits-enfants tenus à l'écart des autres pensionnaires.

Le tressage des cheveux n'a pas de secret pour elle. Un art qu'elle pratique clandestinement contre un service rendu, des cigarettes fumées à la hâte ou des sucreries pour chasser la mélancolie.

Quand la solitude devient trop pesante, que la révolte l'étouffe, elle pense à ses fleurs plus fortes que l'asphalte, confidentes silencieuses qui lui tenaient compagnie lorsque, sur le bord de la route, elle guettait le passant qui l'aborderait.

Un rempart fragile face à sa colère lorsqu'on l'a accusée de pervertir et d'exploiter ses compagnes. Les coups étaient partis, furieux.

Elle s'est enfuie, n'a rien emporté. Dans le milieu, on continue de l'appeler Violette.

V

CONFUSION

Ils marchent à l'abri de la pluie sous l'une des arcades de la *Spitalgasse*. Le plus grand, les cheveux retenus par un catogan, porte un sac Vuitton en bandoulière. De dos, on pourrait le prendre pour la mère du plus jeune. Un enfant qu'il pousse délicatement de la main comme pour lui indiquer la direction à suivre. Vêtu d'habits flambant neufs, celui-ci obtempère tout en mâchonnant un morceau de plastique. Il a le teint mat. Des mèches noires enduites de gel encerclent ses oreilles.

À proximité de la gare, ils disparaissent dans le flot des voyageurs. Ce sont, pour la plupart, des employés de l'administration fédérale ou des fonctionnaires qui regagnent leur domicile après une journée de travail.

Il résidait à l'étranger et débarquait à l'improviste une ou deux fois par an pour retrouver ses lointains cousins, un enchevêtrement de lignées qui se déployaient comme les fils d'une toile d'araignée. Pour elle, il régnait au centre.

De petite taille, il portait des lunettes rondes cerclées d'or et privilégiait les costumes sombres. La bienveillance qu'il lui témoignait, sans l'accorder aux autres, la ravissait et l'étonnait tout à la fois.

Dans la rue, ils marchaient côte à côte, main dans la main. Si elle ne comprenait pas une des histoires qu'il lui racontait, elle se retenait de l'interrompre. Se montrer moins perspicace qu'il ne l'imaginait aurait nui à leur relation.

Ils s'arrêtaient parfois sous l'auvent d'une terrasse pour se désaltérer en commandant une orangeade ou savourer une glace servie dans une coupe de métal. Il arrivait qu'elle l'accompagne jusque dans sa chambre d'hôtel et qu'il lui fasse cadeau d'une pièce d'un franc. Il lui suggérait de jouer à la loterie plutôt que de la dépenser en friandises.

Il ne viendra plus. Une attaque. C'est mieux pour lui. Il était trop seul, avait déclaré sa mère d'un ton désinvolte lui tendant une assiette à laquelle elle ne toucherait pas. Une réaction détestable alors que des enfants mouraient de faim. Punie, elle avait dû écrire cent fois que les larmes de crocodile n'avaient pas leur place à table.

Au-dessus de son bureau est épinglé, stigmate ou talisman, un billet de loterie cacheté qu'elle ne s'est jamais résolue d'ouvrir.

VI

DÉCOR

Elle porte une ample chemise de coton blanc, échancrée sur une poitrine généreuse, un pantalon beige qui épouse le galbe des fesses, des souliers de cuir brun à lacets. Joviale, elle exhorte les voyageurs qui attendent sur le quai à sourire. *La vie est belle et le Seigneur nous aime !* Entre deux bouffées de cigarette, elle entonne d'une voix grave des bribes de gospels. Le train entre en gare. Elle sera du voyage.

À l'arrivée du contrôleur, celle qu'on aurait pu prendre pour Dee Dee Bridgewater quitte le wagon. Elle n'a pas de billet !

Les yeux scrutent le bleu obstiné du ciel. Les jours passent, les nuits se succèdent. Aucun nuage.

Soudain, au fond de la vallée, là où le ruisseau se jette dans le lac entouré de roches, on bat le tambour.

Les femmes abandonnent les champs, déposent les enfants à terre, retirent les chaudrons du feu. Avec l'eau de la jarre remplie au puits le matin même, elles lavent leur visage. Du coffre de bois, elles sortent leurs plus belles cotonnades, s'habillent en jour de fête.

Les roulements du tambour se heurtent aux falaises.

En groupe, elles descendent le chemin de la vallée, les plus âgées devant, suivies du rire des jeunes filles. Elles

portent sur leur tête la bière de maïs, des galettes de blé, du poisson séché. Au bas de la pente, elles déposent leurs offrandes.

Accordant leurs pas au rythme du tambour, elles dansent.

Alors que la nuit tombe, les incantations invitent le soleil à poursuivre son vagabondage dans d'autres régions du monde.

Le tambour s'est tu.

Le cortège des femmes remonte le chemin pierreux conduisant au village. À peine les paupières closes, il leur faudra quitter le sommeil. Un autre jour se lève.

De larges gouttes d'eau frappent le sol. Un violent orage éclate. Une dernière scène, filmée ailleurs. Là-bas, le ciel demeure inexorablement bleu.

VII

MALICE

L'élégant vieillard serre contre lui un sac de cuir qui n'a pas échappé à l'usure du temps. Son regard anxieux ne trouve rien à quoi s'accrocher. D'un signe de tête, il refuse de s'asseoir sur la banquette de bois du hall de gare, puis cède aux injonctions des deux hommes qui l'accompagnent et que ses protestations agacent. Il a intérêt à se tenir tranquille s'il ne veut pas se retrouver tout seul à Lausanne.

Lorsqu'il se hasarde dans le parc, en ce matin de fin d'automne, il croit s'être égaré. Il parcourt les allées, revient sur ses pas, finit par s'immobiliser. Le parc si souvent parcouru s'est transformé en un labyrinthe indéchiffrable. Son banc, celui sur lequel il s'assied depuis tant d'années, s'est volatilisé. Les arbres qui l'entouraient, dont il connaissait chaque espèce et qu'il aimait désigner par leurs noms latins, se sont mués en squelettes grimaçants. Personne n'est là pour l'aider à élucider ce mystère.

Il écrase au fond de sa poche les morceaux de pain qu'il a découpés pour les jeter aux moineaux, présence pépiante et désordonnée dans le vide de son existence. Eux aussi ont disparu.

Du fauteuil qu'il occupe maintenant à l'heure de la sieste, dans l'immense salle aux parois vert clair, il

raconte sa mésaventure aux deux vieillards qui somnolent à ses côtés. Tentative vaine qui se heurte une fois encore à leur indifférence.

Alors il se lève, s'éloigne de quelques pas et, d'une main tremblante, émiette sur le sol la tranche de pain qu'il a dérobée au déjeuner.

Cela fait longtemps qu'il ne guette plus le sautillement des oiseaux. Il se contente des vives protestations de la femme en blouse blanche que sa manie exaspère.

VIII

CÔTÉ COUR – CÔTÉ JARDIN

Elles se sont connues enfants. La vie les a séparées. L'une a travaillé à New York auprès d'un couturier célèbre. Ses prestigieuses collections attiraient surtout des hommes, plus sensibles à la beauté des modèles qu'aux robes dévoilées. Elle a vu à Genève l'exposition consacrée à Danielle Luquet, la muse d'Yves Saint Laurent. À Zurich, celle consacrée à Maria Lassing, une artiste qu'elle a fréquentée aux États-Unis.

Son amie l'écoute sans mot dire. L'intérêt qu'elle porte à la conversation se manifeste par des hochements de tête approbateurs qui finissent par se métamorphoser en irrépressibles bâillements.

Ses parents ont survécu au massacre, mais leurs biens sont restés derrière eux. Ils ont emporté pour tout bagage leurs souvenirs et le poids des regrets.

On les installe au quatrième étage d'une masure. Ils partagent la cuisine, la salle d'eau et les toilettes avec d'autres exilés.

L'hiver est rigoureux. Leur fille qui a une mine de papier mâché ne mange pas à sa faim. La Croix-Rouge leur vient en aide. Elle fera partie du prochain convoi, celui qui emmène des enfants en Suisse pour qu'ils retrouvent,

grâce au concours d'âmes généreuses, une pleine santé et la joie de vivre.

Ils se sont privés de tout pour réunir la somme qui a permis d'engager une couturière et d'habiller dignement leur princesse.

Elle était superbe à la descente du train. Une robe de velours bleu marine avec un col en guipure et des manches à crevées garnies de perles. Cette tenue, jugée provocante par la femme charitable venue accueillir une petite réfugiée traumatisée par la guerre, a immédiatement été remplacée par un sarrau vichy noir et blanc.

Ce déguisement l'enchante. Elle se démène pour qu'on envoie à ses parents une photographie de sa métamorphose. La réplique est rude. Ils ne la reconnaissent pas dans sa tenue de paysanne.

Querelles et désillusions ne l'ont pas abattue. Ses collections *pied-de-poule* et *prince-de-galles* s'exportent aujourd'hui dans le monde entier.

IX

BUFFET DE GARE

Depuis la disparition des buffets de gare, trouver un endroit agréable dans l'attente d'une correspondance pour lire son journal et déguster à petites gorgées un expresso relève de l'exceptionnel. Il faut désormais se hisser sur des tabourets de bar et s'accommoder de tables surélevées conçues pour qu'on ne s'y attarde pas. À cet inconfort s'ajoutent les émanations de mauvaises huiles mélangées aux effluves de pain frais qui s'échappent de boutiques proposant aux voyageurs pressés d'emporter leur commande.

Celui qui les accueille a conservé son nom de *Buffet de la gare* dans l'annuaire téléphonique, mais son enseigne extérieure rappelle qu'il appartient à une chaîne d'hôtels. L'ancienne partie en bois et les verrières *Jugendstil* n'ont pas été sacrifiées aux exigences de la rentabilité. Elles dissimulent l'annexe moderne qui prolonge la salle à manger.

Depuis plus de trente ans, ils se retrouvent dans ce lieu, le même jour de la semaine, à la même heure, à la même table. Ils se permettent toutefois de varier le menu pour suivre les recommandations d'un chef attaché à n'apprêter que des produits de saison.

Il arrive toujours le premier, dépose au vestiaire sa

canne, son pardessus et son chapeau de feutre l'hiver, un panama l'été. Les journaux emprisonnés dans une barre de bois ou retenus par des agrafes ne l'intéressent pas. Il préfère se concentrer sur un livre qui a éveillé sa curiosité et dont le format est compatible avec sa poche. C'est dans cette posture qu'elle feint de le surprendre, posant une main légère sur son épaule.

Elle a les cheveux auburn, coupés au carré. Il aurait aimé voir leur couleur changer, apparaître les premières mèches blanches que la teinture dissimule.

Il lui envoie de longues lettres auxquelles elle ne répond pas directement. Elle s'amuse à le faire sans les lui transmettre, archivant leurs rêveries épistolières avec l'intention de les publier une fois qu'il aura quitté ce monde. La correspondance est au goût du jour. Consciente qu'elle n'obtiendra jamais son accord, elle s'abstient de lui dévoiler ses intentions. Mais il serait regrettable que leurs écrits, dont elle ne doute pas du succès, sombrent dans l'oubli.

À son tour, il se garde de lui révéler l'existence de portraits qu'il a faits d'elle, des scènes jamais advenues qu'il a exécutées laissant libre cours à son imagination. Croquis, esquisses, lithographies circulent dans son entourage où l'on se délecte du plaisir interdit.

Une confession de sa part le priverait à jamais de revenus appréciables auxquels il ne songe pas renoncer.

X

DIGRESSION

En fin d'après-midi, les wagons sont bondés ce qui restreint les chances de trouver un siège libre. Un homme a néanmoins repéré une banquette vide. Il s'allonge. Sans montrer de compassion pour ceux qui voyagent debout, il ne tarde pas à s'endormir, la bouche ouverte.

Gabriel avec deux l? s'entend-il demander dans son sommeil et le voilà sombrant soudainement dans l'espace indéterminé où s'abîment les genres. La question susurrée à son oreille par l'envoyé des dieux le prend au dépourvu. Il s'embrouille dans les *l/lle/elles/aile/s* et souhaiterait de plus amples explications. Soucieux de retrouver les siens, le messager du ciel a déjà regagné les nuées alors que le rêveur, prisonnier des rigueurs grammaticales, évolue dans un univers désireux de créer des catégories nouvelles.

En effet, aux côtés du masculin siégeant en maître et du féminin toujours en quête de reconnaissance, se bousculent des exceptions qui ne confirment plus la règle.

Comment définir son appartenance au règne de l'un et de l'autre ou inversement de l'une et de l'autre? La question qui autrefois ne perturbait que les anges agite aujourd'hui académiciens, scientifiques et simples mortels.

De toutes ces tergiversations Gabriel n'en a cure. Il plane léger, se posant ici ou là, contemplant le monde de

haut, heureux des libertés que s'octroie le langage et des licences que s'autorise l'écrit.

XI

POINT DE FUITE

Un ciel gris, une route qui longe la voie ferrée. Les collines couvertes de neige retiennent de lourds lambeaux de nuages. Des bâtiments industriels, des villages cossus mais sans âme, défilent. Il pleut. Comment dans ces régions retirées conçoit-on le monde extérieur ? Le passage régulier des convois est-il l'espoir d'un ailleurs ou le gardien d'un ordre immuable ?

Les points de fuite, il les détestait. Toutes ces lignes convergeant vers une même direction, déformant la réalité pour la rendre plus vraisemblable, le perturbaient. Ce point imaginaire, déterminé par des règles strictes, l'oppressait. Il se détourna du métier d'architecte. Une voie, il est vrai, choisie par défaut. Encouragé par des professeurs bienveillants et une partie de sa famille, il avait entrepris de longues études plutôt que de chausser les souliers de son père. La mort de ce dernier avait réveillé des désirs étouffés et l'exhortait à retrouver une campagne dont il n'aurait pas dû s'éloigner.

Il avait envisagé la reprise de l'exploitation comme un jeu d'enfant. Mais la traite des vaches, la surveillance des moutons, la chasse au renard rôdant autour du poulailler, la récolte des betteraves devinrent rapidement des tâches insurmontables. Abruti par le travail, se levant tôt avec, pour tout déjeuner, un café et une cigarette, il

retrouvait sans plaisir la chaleur de l'étable et son odeur familière.

On lui reprocha d'injecter à ses bêtes des antibiotiques qui se retrouvaient dans le lait. Une accusation qu'il réfuta mais que le contrôleur sanitaire confirma en lui refusant le droit de le vendre. Les cerisiers n'avaient pas résisté à l'assaut des insectes qui pullulaient depuis que les hivers se faisaient doux. Les voisins observaient avec satisfaction son impitoyable descente aux enfers. Ils avaient vu d'un mauvais œil son retour qui les privait d'une bonne affaire.

Le soir, il conversait avec une bouteille de vieille lie qu'il vidait avant de se coucher.

Un matin d'automne, il traverse le champ encore humide de rosée. Depuis le temps qu'il les observe, il connaît toutes les heures de leur passage. Ce sera un direct.

XII

DIPTYQUE

Deux hommes d'affaires en costume cravate viennent d'atterrir à l'aéroport de Genève tôt ce matin. Ils se rendent à Zurich en train. La séance à laquelle ils viennent de participer les a laissés sur leur faim. Ils n'ont rien obtenu de leurs collègues étrangers mais continuent de s'activer sur leur portable. Ils fixent des rendez-vous urgents en allemand et en anglais, appellent leur famille avant de s'accorder une pause. Sur l'un des ordinateurs, je vois se déhancher une chanteuse entourée de musiciens et d'un chœur de femmes en tenue légère.
Dans un mouvement simultané, leurs deux têtes se rapprochent me privant du spectacle.

Ils se sont mis en route au lever du jour et progressent dans une neige poudreuse que rien n'a encore altérée.

Chacun avance à son rythme. Casques audio sur les oreilles, ils sont insensibles au crissement de leurs pas et au vrombissement des avions de ligne qui sillonnent le ciel. À plus basse altitude, leurs passagers distingueraient un point jaune, un autre rouge s'élever d'un pas régulier sur chaque pan de la montagne.

Le ciel gris se déchire en grandes nappes bleues. Les cristaux scintillent sous le soleil.

Un arrêt s'impose. L'un allume une cigarette, sort de

son sac une canette de bière qu'il avale d'un trait. L'autre reprend son souffle, dévisse le couvercle d'un thermos de thé. La fatigue chassée, les randonneurs poursuivent leur escalade. Le sommet atteint, un bref coup d'œil jeté au paysage les invite à se photographier en mode *selfie* avant d'entamer la descente d'un pas léger.

La découverte d'empreintes dans la neige les déconcerte. De toute la journée, ils n'ont croisé âme qui vive. Ils en donneraient leur tête à couper.

XIII

REGRET

Est-ce une grand-mère et sa petite fille ? Une tante avec sa nièce ? Une fête d'anniversaire dans le Jura les a réunies. Elles ont préféré prendre le train pour ne pas rentrer trop tard. La plus jeune a terminé des études de russe. Elle revient d'un séjour en Angleterre, habite un trois pièces où les WC sont indépendants de la salle de bain.
La plus âgée revoit la belle maison qu'elle habitait en Algérie. Une des façades était recouverte de feuillage. Mais la situation qui prévaut aujourd'hui est trop dangereuse pour qu'on ose encore s'y aventurer. Elle lit un ouvrage retraçant l'emprise des colons blancs sur les peuples soumis à leur autorité. Elle a terminé les chapitres consacrés à l'Afrique et à l'Amérique. On lui a offert *D'une guerre l'autre,* du reporter polonais Kapuscinski, un auteur qu'elle ne connaît pas.

La maison avait été celle de son père. Il rêve de la revoir, même à moitié détruite, tout comme il se réjouit de retrouver ses champs à défaut de ses bêtes. Engourdi par le froid, il fait les cent pas sur la terre battue entourée de barbelés.

Deux hommes font irruption dans le camp. Le plus

jeune lui fait signe d'avancer. Il est accompagné d'un traducteur. Il fumerait bien une cigarette. Une demande qui tombe dans le vide. Il faudrait en distribuer à tout le monde. On ne peut pas faire d'exception.

Le regard désemparé du détenu dérange celui qui est venu l'interroger. D'un ton qu'il aurait souhaité moins brusque, il lui demande de retracer les circonstances de son arrestation.

Il n'en connaît pas les motifs. Des soldats sont entrés dans la cour, ont tiré sur tout ce qui bougeait, la volaille, le chien, le cheval. Il avait compris que quelque chose avait changé et que rester au village était devenu dangereux. D'ailleurs, la plupart de ses voisins avaient fui. On lui a cassé les dents avec une crosse de fusil avant de le forcer à monter à l'arrière d'un camion. Il avait reconnu certains visages.

Il n'a plus de famille, personne à qui faire parvenir un message pour confirmer qu'il est en vie. Mais son nom figure maintenant sur la liste des prisonniers. Une liste qui sera contrôlée lors de la prochaine visite, tente de lui expliquer l'étranger.

Il voudrait connaître la raison de cet entretien. Le commentaire acerbe du traducteur le dissuade d'en savoir davantage. Il souffle sur ses doigts. Ses dents le font souffrir.

Quelques mois plus tard, l'étranger revient. Il parcourt le registre de la prison, repère les détenus qui ont été transférés ou libérés. Un nom suivi d'une mention en rouge l'intrigue. *Décédé* précise le traducteur. L'officier en charge du camp dit ne pas se souvenir d'un homme à la mâchoire brisée puis finit par admettre qu'on a dû l'enterrer dans le champ voisin.

Il roule lentement pour éviter les nids-de-poule dans un paysage qui lui rappelle son coin de terre avec des collines recouvertes de sapins, des clairières, des vallées taillées dans le roc. Des habitations, à moitié construites, semblent à l'abandon. Les barres d'acier flanquées dans le béton signalent un dernier étage manquant, une astuce qui évite au propriétaire de payer des impôts fonciers tant que le toit n'est pas posé. D'autres survivent, à demi brûlées ou éventrées, avec des impacts de balles sur les façades.

La voiture s'arrête devant une maison calcinée. Un cep de vigne s'accroche encore à l'un des murs. Il ne s'embarrasse pas des silhouettes qui s'enfuient. Là où devait se trouver la porte d'entrée, il creuse un trou dans le sol, dépose un paquet de cigarettes qu'il recouvre de terre avec la pointe de son soulier.

Tombe dérisoire qui sera aussitôt profanée.

XIV

ANNIVERSAIRES

Le journal rapporte l'arrestation de terroristes présumés, trahis par des cartes téléphoniques achetées en Suisse. Ils menaçaient de déposer des bombes le long du réseau ferroviaire.
Au fond du bar à café qui fait face au hall des départs pour la France, trois hommes viennent de s'asseoir. Une barbe en collier pour l'un, taillée en pointe pour l'autre, un rasage de près pour le troisième. Ils ont l'air exténués.
Une fraction de seconde, je les associe aux hommes incriminés dans l'article. Et si j'étais au mauvais endroit, à la mauvaise heure ? Imaginer la déflagration, le chaos. Courir pour échapper au piège.
Baroudeurs, ils poursuivront leur voyage mettant un terme à mes divagations.

Zenia est fière de son serre-tête rose assorti à sa robe pailletée. Elle a choisi des bas blancs et chaussé des baskets dorées aux talons clignotants. Au bazar, elle a trouvé des sucres d'orge, ceux qu'elle offrira à son amie Naja pour son anniversaire.

Les fillettes dévorent les baklavas débordant de miel, les petits gâteaux aux pistaches, ceux aux amandes qui collent aux doigts. Un vieux transistor crachote des airs qui les encouragent à danser. Elles prennent des photos

avec leurs portables, indifférentes à l'œil attentif de leurs mères assises sur d'épais tapis aux motifs colorés.

Toute cette vivacité réjouit les femmes mais ne chasse pas leur humeur sombre. Drapées de noir, les cheveux dissimulés sous un foulard, elles maudissent à voix basse le sort qui les a fait naître au milieu de ces montagnes, dans une bourgade que la guerre déchire comme elle déchire les familles. Dieu en a décidé ainsi. Elles blâment les soldats étrangers et ceux qui les combattent. Ils promettent la paix mais sèment la discorde, désunissent les clans. Elles rêvent de jours meilleurs tout en regrettant leur impuissance. Les chiens de la maison aboient. Elles tendent l'oreille. Un souffle, une explosion, des flammes, le silence.

Le brasier éteint, on a retrouvé parmi les décombres, un serre-tête rose, des chaussures d'enfants.

Mary a invité ses camarades au *MacDo* où une hôtesse se chargera de les amuser et de leur servir un goûter. Son père l'accompagne. *Opération drone réussie. Cible détruite,* lui a confirmé son supérieur ce matin, l'incitant à prendre quelques jours de congé. Pilote dans l'armée, il ne porte jamais d'uniforme. Elle sait qu'il analyse les images qu'envoient des satellites en orbite, commande des ordinateurs. La guerre se déroule aussi dans l'ombre feutrée des bureaux. Mais ça, elle l'ignore. La fête terminée, ils rentreront ensemble à la maison.

Happy Birthday Mary ! s'exclame-t-on autour de la table qui réunit toute la famille. D'un souffle elle éteint les bougies de son gâteau en forme de cœur.

XV

DÉLIRE

Il porte un costume gris. Au passage du chariot, il commande un café, s'enquiert à trois reprises de son prix. L'invitation du barman de l'agrémenter d'un croissant ou d'un sandwich ne l'intéresse pas.
Il appelle Malou, sa secrétaire qu'il tutoie. A-t-elle reçu du courrier ? Il s'étonne de voyager en deuxième classe et désire savoir si la mesure s'applique aussi à ses collègues. Non, il ne se plaint pas, il se renseigne. Heureusement il bénéficie du confort des transports suisses. Mais qu'adviendra-t-il quand il sera en mission dans un pays pourri ?
Le bureau de Zurich confirme la décision.
L'heure est aux économies et à la restructuration.

Son nom figure sur la liste des employés qui seront licenciés. Il ne le sait pas encore.

À son âge, les chances de retrouver un travail sont minces et les formations qu'on lui proposera ne lui seront d'aucun secours. Ses indemnités de chômeur épuisées, il affrontera d'humiliants entretiens qui le mèneront à se contenter de l'aide sociale. Il ignore aussi qu'il échangera ses costumes deux-pièces contre un training dont la couleur varie selon l'établissement pénitentiaire.

La nouvelle tombe. C'est un coup de massue. Quelle image de père transmettra-t-il à son fils ? Mais il a sa fierté. Il le prouvera.

Il élabore plusieurs scénarios. Secourir les réfugiés que la guerre dissémine dans des camps de fortune ? Prêter main forte à ceux qui se heurtent aux promesses bafouées des vainqueurs ? Assurer aux plus démunis un monde moins inique ? Les causes à défendre ne manquent pas.

Une seule certitude. Reconstruire sa vie, ailleurs.

Une recherche sur internet suivie de brefs échanges lui assure la livraison, à domicile, d'une arme à feu. Au *Military-megastore,* il se procure à un prix dérisoire une tenue de camouflage, des chaussures à semelles souples mais profilées. Cet équipement lui permettra de passer à la phase de préparation. C'est à lui et à ceux de sa trempe de redonner du sens au mot *justice*.

Il attend la tombée de la nuit pour atteindre, sans se faire remarquer, le bois avoisinant. Dans l'obscurité, il refait les gestes appris à l'école de recrue ou ceux qu'il a perfectionnés pendant les cours de répétition. Plus les entraînements s'enchaînent, moins il doute de la légitimité de son projet.

Son jeune fils s'inquiète de ses allées et venues nocturnes. Il ne reconnaît plus dans l'homme taciturne le père chaleureux, attentif, toujours prêt à combler ses moindres désirs. Mais les tentatives pour s'en rapprocher se heurtent au silence et se terminent presque toujours en violentes querelles.

Un soir il se résout à le suivre.

Ce matin de printemps invite à la promenade. Le soleil pénètre les trouées du feuillage donnant à la forêt des

airs de cathédrale. Des marcheurs bavards, peu sensibles aux gazouillis des oiseaux, parcourent d'un pas alerte le sentier qui la traverse. L'un d'eux s'éloigne discrètement. Un besoin urgent à satisfaire.

Au pied de l'arbre qui le dissimule gît un corps d'enfant.

XVI

CÉRÉMONIES

Elle porte un pull de laine blanc à col roulé, des jeans et des bottines de cuir noir. Ses cheveux châtains hésitent entre le chignon et la queue de cheval. Il a une voix douce mais ferme, condescendante, celle du notable qui donne à son interlocuteur le sentiment de jouir d'une certaine importance.

– Elle est en préparation d'examens, mais ne s'est pas encore attelée sérieusement à la tâche, de peur d'oublier tout ce qu'elle doit apprendre par cœur.

– Il rédige des fiches qu'il relit régulièrement.

– Elle est éclaireuse, chef adjointe.

– Il est membre du conseil général de sa commune.

– Elle doute de l'intégrité d'un parti dont un des représentants a construit un chalet dans une zone agricole.

– Il auditionne les étrangers candidats à la naturalisation.

– Elle souhaiterait qu'il lui suggère un jeu pour sa patrouille.

– Il n'en connaît pas mais l'invite à fumer une cigarette au prochain arrêt.

Son père l'escorte jusqu'au pied de l'escalier où celui qui deviendra son mari lui offre son bras. Emportés

par les premières mesures de la marche nuptiale, ils gravissent l'escalier qui mène au chœur. Le prêtre les accueille avec les paroles de circonstance. Ils échangent leurs anneaux.

Les flashes des portables crépitent. Des touristes déambulent dans les travées, heureux de l'aubaine qui les associe à la cérémonie.

À la sortie de l'église, des bulles de savon remplacent les grains de riz trop intrusifs. Distraite, elle oublie de lancer son bouquet, promesse de bonheur pourtant à celle qui s'en saisira.

Au petit matin, les derniers hôtes exténués par les vins, le repas somptueux et les airs déchaînés qui les ont fait danser s'esquivent, abandonnant le jeune couple au face à face de miel, doux prélude aux inexorables amertumes.

Comme tout cela lui semble lointain. Elle ne s'est pas résolue à le quitter, par superstition peut-être, mais surtout pour le bien des enfants qu'elle a élevés selon des convictions profondes. Ses convictions, ils les ont rejetées, la jugeant bigote, tout comme ils ont rejeté les vieux principes d'une société usée jusqu'à la corde.

Elle les voit rarement, moins encore ses beaux-enfants. Elle persiste à nommer ainsi les partenaires de son fils et de sa fille, partenaires qui se succèdent donnant du fil à retordre à la progéniture née de ces unions passagères.

Les coutumes d'autrefois se sont transformées en rituels adaptés au goût du jour. Noël, la dernière fête qui les réunissait encore, s'est exporté sur des plages ensoleillées.

Il mène sa vie. Elle n'en connaît que les rumeurs. L'un et l'autre vieillissent. La fin approche.

Leurs urnes reposent chacune au pied d'un arbre. La forêt est en danger. La transformer en lieu de sépulture n'est-ce pas une manière de la préserver ?

XVII

RÉCIT DE VOYAGE

Le ciel sombre n'influe aucunement sur l'humeur des voyageurs. Un couple espagnol feuillette un guide touristique et s'émerveille de l'offre proposée ; des Chinois diserts admirent le vignoble surplombant le lac ; un homme au nez busqué, à la moustache épaisse, tout juste sorti de *Tintin en Syldavie* grommelle des monosyllabes que sa compagne prolonge par d'interminables discours. Des marcheurs d'outre-Sarine ont franchi le *Röstigraben* pour une excursion en montagne. La météo prévoyait de violents orages. Il ne pleut toujours pas.

Monsieur Li a convié sa famille et ses amis pour fêter sa réussite. Depuis que l'État a échangé ses terrains agricoles contre une respectable somme d'argent et un modeste appartement dans un immeuble de banlieue, Monsieur Li est passé du statut de paysan à celui d'entrepreneur. Recyclé dans l'industrie, il produit des pièces de métal entrant dans la construction de petits quatre-quatre urbains dont les commandes explosent. Il n'est pas millionnaire, mais aime se vanter de ses voyages, de sa collection de montres suisses, des séjours dans un hôtel luxueux réputé pour son traitement revitalisant à base d'injections ovines.

Autour de la table, les baguettes s'activent, les plats se vident sur un fond sonore d'aspiration et de déglutition. Monsieur Li sourit à ses hôtes ne prêtant qu'une oreille distraite à ceux qui voudraient l'entendre sur son dernier séjour à l'étranger.

Les toasts de remerciements réciproques s'éternisent. On presse Monsieur Li de raconter son périple. Contrarié, il invoque la disparition de la tablette qui lui a servi d'appareil photo. Une excuse dont ses hôtes ne s'encombrent pas. Il devient difficile d'échapper à leur entêtement.

D'une voix hésitante qui s'affirme au fil du récit, il raconte ses déambulations dans la ville de Rome où s'élève Notre-Dame, évoque sa visite du Colisée à Paris, revit l'inoubliable ascension du Mont-Blanc à Zermatt et, dans son élan, dépeint avec emphase des lieux méconnus dont il garde un merveilleux souvenir.

On l'écoute avec des hochements de tête révérencieux, des sourires retenus.

Sous un visage impassible, Madame Li fulmine. Elle le croyait à Shanghai pour un voyage d'affaires.

XVIII

PLAISIRS DE TABLE

Elle a essaimé ses bagages sur trois sièges et se fait prier sèchement de rassembler ses affaires. Suspendue à l'écran de son portable, elle évite le regard noir des intrus qui l'ont remise à l'ordre.
Une odeur d'oignon se dégage du récipient dont elle retire le couvercle. La salade de tomates enrichie de morceaux de fromage est avalée en quelques coups de fourchette. D'un revers de main, elle efface la pellicule de graisse déposée sur ses lèvres.

L'odeur des confitures qui emplissait la maison appartient à l'histoire ancienne. Les effluves des *fast food* en tout genre ont pris le relais, ce qui lui coupe l'appétit. Voir ses petits-enfants puiser dans le réfrigérateur des barquettes sous vide, englouties sur un coin de canapé en un rien de temps, la consterne. Elle allait y remédier les initiant aux délices de ce qu'elle considérait être une cuisine authentique et dont elle détenait les secrets.

Les cinq marmots regroupés autour de la table échangent des regards embarrassés. Ils ne s'attendaient pas à un tel décor. À côté de la marmite, où dégorge une langue de bœuf, elle a disposé une épaisse couenne de lard, des oignons, des carottes, une bouteille de vin blanc et un couteau à longue lame.

Elle empoigne le morceau de viande inerte auquel aucun d'eux n'a voulu toucher. Leurs commentaires épouvantés l'amusent. Elle épluche et coupe les légumes, décrivant pas à pas la marche à suivre. Ses explications terminées, chacun des ingrédients ayant trouvé sa place, elle glisse la braisière dans le four.

Comme il faut un peu de patience avant de goûter à ce plat merveilleux, elle ouvre la porte qui donne sur le jardin. Les enfants s'enfuient sans demander leur reste.

Ils ne reconnaissent pas leur grand-mère. Le ton de sa voix n'est plus le même. Son regard est dur, son sourire méchant. Comment échapper au supplice qui les attend ?

Dans la remise, parmi les outils de jardinage, ils découvrent des allumettes et un jerrycan d'essence.

XIX

GRIMOIRE

Un partenariat à trois. Tu comprends. Ton intérêt est là. Si lui ne liquide pas tout, on coupe les fonds. Je vais le faire participer. Il doit s'impliquer dans le chiffre d'affaires du client…
Chemise rose, cheveux roux, la trentaine, il hurle dans son portable. Les sourcils qui se sont levés, les soupirs exaspérés des voyageurs n'ont aucune prise sur lui. Il hausse encore le ton. Il transmettra le message à Ueli qui doit lui aussi s'investir davantage dans certains dossiers. Il incite son ami, qu'il contactera bientôt, à rester prudent. L'affaire doit rester confidentielle. Elle n'est pas sans danger.

Augmenter le chiffre d'affaires. Subir la pression des actionnaires. Connaître les rouages de l'optimisation fiscale. Quinze minutes de pause à midi à moins que ce ne soit un déjeuner en tête à tête avec un investisseur. Organiser une séance de travail déguisée en agape sous forme de cocktail dînatoire. Même effervescence l'après-midi qui se clôt par l'incontournable heure de fitness ou de jogging.

De retour chez lui, pour fuir les querelles des enfants et s'extraire d'une journée épuisante réglée par une profusion de chiffres, il s'enferme dans son bureau. Là, sombrant dans un vide abyssal, il griffonne, fiévreux, sur

de larges feuilles, signes et symboles d'une main qu'il ne contrôle pas. Chacune des feuilles saturées est reliée à la précédente formant un rouleau qui s'épaissit au fil du temps. La séance terminée, il emballe le manuscrit qu'il dissimule dans un placard.

À la suite d'une dénonciation à propos d'un vol de données bancaires douteuses, son appartement est perquisitionné, sa production artistique confisquée.

Il a beau se défendre, expliquer sa démarche, personne n'est disposé à le croire. Son avocat même lui déconseille de nier l'évidence. Coopérer avec la machine bien huilée qui s'apprête à le broyer vaut mieux que de clamer son innocence.

Il y aura foule au vernissage du musée qui présente, sous les auspices d'une banque célèbre, l'œuvre prodigieuse mais posthume d'un artiste méconnu.

XX

LOTERIE

Aujourd'hui, le dialecte d'outre-Sarine est en effervescence. C'est jour de migration. Les Alémaniques se rendent en train à Genève pour l'inauguration du Salon de l'automobile.
Une main s'agite pour attirer l'attention du préposé au minibar, un homme d'origine étrangère qui s'exprime en *Schwizerdütch*. On lui commande des sandwiches et trois bouteilles de *zwi Wissi*.
Il plaisante avec ses clients, peu pressé de leur présenter la note. On le prie de garder la monnaie. Remerciant ses bienfaiteurs, il s'éloigne avec son chariot. À peine a-t-il disparu, que le compartiment retentit d'un immense éclat de rire. Ils n'ont payé qu'une partie de ce qu'ils devaient et le barman n'y a vu que du feu.

Sa journée terminée, épuisé par la chaleur, il vérifie l'état des comptes, additionne une fois encore les chiffres de la colonne de droite, ceux de la colonne de gauche, effectue une soustraction mais parvient toujours au même résultat: un déficit de plusieurs centaines de francs. Il s'éponge le front. Impossible d'identifier l'origine de cette différence.

Ce matin, pressé, son employeur a retiré de la caisse quelques billets. Un employeur qu'il craint. Rembourser

de sa poche la somme manquante serait avouer sa culpabilité. Une insulte qu'il ne s'infligerait pas. Il fallait trouver un autre moyen de se sortir d'affaire.

Contrairement à ses habitudes, il s'attarde à une terrasse de café, commande une bière glacée qu'il boit à petites gorgées. Peu à peu, l'amertume contre un sort qui s'acharne à lui rendre la vie difficile s'estompe. Avant de retourner chez lui dans un quartier populaire sans âme, construit à la hâte à la périphérie de la ville, il fera une halte au kiosque à journaux situé à proximité de son arrêt de bus.

Souriante, la vendeuse lui tend un paquet de cigarettes avant même qu'il n'en précise la marque. Décontenancé, il s'embrouille dans ses remerciements et finit par lui demander un billet de loterie électronique. Il choisit les chiffres qui correspondent à la somme manquante.

Depuis, il ne travaille plus. Sur son île, le sourire de la tenancière du *Tabac* lui manque. On ne peut être gagnant à tous les coups.

XXI

TRAQUE

On achète les billets pour les trains spéciaux à l'extrémité du hall souterrain de la gare de Montreux. Avant d'atteindre les guichets, il faut traverser un bistro dont le bar attire des naufragés de la nuit. Avenante, la serveuse les interpelle par leur nom, offrant à cette clientèle disparate le service aimable qu'elle refuse aux voyageurs contraints de patienter dans une file qui s'allonge.
Sur le quai, des randonneurs d'un certain âge, en tenue de montagne, se pressent pour prendre d'assaut les wagons, empêchant les voyageurs arrivés à destination de descendre.
Au terminus, les marcheurs se dispersent et prennent de la hauteur pour admirer les Alpes bernoises d'un côté, le lac Léman de l'autre.

L'heure de la retraite avait retenti comme une sonnerie annonce la récréation. Des vacances éternelles, des matins sans réveil, des soirées sans soucis du lendemain, des comptes à ne rendre à personne, une rémunération sans engagement en retour.

Désormais, il passe davantage de temps avec sa femme et restreint celui qu'il accordait à sa maîtresse. Ne pouvant plus invoquer l'excuse du travail, la liste des banalités alléguées pour se disculper s'allonge. Dans le secret

espoir d'éprouver ailleurs, en territoires inconnus, de nouvelles sensations, il embarque sur des bateaux de croisière.

Ces géants aquatiques offrent aux passagers des occupations identiques à celles pratiquées sur terre mais à toute heure, de jour comme de nuit. En séducteur averti, il choisit les animations qui encouragent la créativité. La cote en baisse du prince charmant ne le tracasse pas. Il croit en sa chance. Le mépris et les sarcasmes que lui valent son affabilité d'un autre âge ou la minceur de son portefeuille ne l'offusquent pas non plus. Mais, prudent, il restreint son terrain de chasse et se décide pour des voyages en train.

Dans le confort de la première classe, il observe les femmes d'affaires arrimées à leur portable ou concentrées sur leur ordinateur. Les ongles peints qui s'agitent sur le clavier le fascinent. Regrettant une audace qu'il n'a jamais eue, il se contente de les admirer, dissimulé par un journal qu'il ne lit pas.

Dans les wagons de deuxième classe, il se montre plus téméraire envers les voyageuses timides ou celles qui se montrent complaisantes. Mais, ses amabilités dérangent ou agacent. On ne tarde pas à le lui faire comprendre.

Il n'a jamais aimé les chats, des animaux trop sournois. Mais pourquoi ne pas envisager la compagnie d'un chien ?

Coiffé d'un chapeau de feutre, sac au dos, une carte à la main, il découvre, accompagné d'un jeune teckel tenu en laisse, le plaisir d'arpenter les sentiers pédestres.

XXII

REVANCHE

Il y a vingt-quatre heures qu'ils sont en route. Elle pense avec plaisir à la raclette prévue le lendemain. Arrivés à destination, ils iront à la Coop, ce qui leur évitera de rentrer chez eux et de prendre la voiture. Le magasin est à côté de la gare. Ils n'ont besoin de presque rien. Du beurre et du pain.

Ils sont allés jusque là-bas alléchés par une offre attrayante qui n'a pas tenu ses promesses. Les tarifs pour accéder aux terrains de golf étaient abusifs. Ils étaient bien logés mais déçus par la qualité de la nourriture. Ils s'en sont accommodés. Là-bas aussi, il faut bien que tout le monde mange.

Cette année, la récolte a été mauvaise. Il faudra quelques jours de pluie pour abreuver la terre rouge et faire retomber la poussière en suspension.

La maison coloniale dont le jardin s'avance jusqu'au lac accueillait autrefois des membres haut placés du gouvernement. Lors de la dernière guerre civile, elle a été réquisitionnée par l'armée. Elle loge maintenant le personnel du complexe hôtelier qui s'est construit juste à côté. Des fissures lézardent les plafonds, l'humidité ronge les boiseries, la moisissure envahit les salles de bains.

Lui supervise la maintenance des jardins. Ici, l'eau

coule à profusion alors qu'elle est une denrée rare en ville et dans les villages alentour. Il vend ce breuvage doté de pouvoirs spéciaux, à condition de le bouillir, dans des bouteilles usagées. Un commerce qui lui permet de doubler son salaire.

Quelques billets de banque glissés dans la poche d'un fonctionnaire lui avaient permis, un an plus tôt, d'obtenir un passeport et un visa pour l'Europe.

Les formalités douanières accomplies, il avait poursuivi son voyage en train. Curieux de découvrir de nouveaux paysages, il avait vainement tenté de lutter contre le sommeil. Une petite tape sur l'épaule au moment du contrôle des billets l'avait tiré de sa torpeur. La sacoche de cuir qui contenait ses documents avait disparu. Son séjour à l'étranger s'interrompait.

Sa brève incarcération au centre de renvoi lui a laissé un goût amer. Elle lui avait épargné de se retrouver à la rue, mais elle avait entaché sa bonne foi. On l'avait renvoyé chez lui sous escorte policière.

Le soir, au bar de l'hôtel, il interprète un blues qui relate ses mésaventures. Parmi les paroles incompréhensibles, certains touristes repèrent des noms de lieux qui leur sont familiers. Ravis de se sentir chez eux en terre étrangère, ils applaudissent à tout rompre.

XXIII

ÉQUIVOQUE

Au buffet de la gare où j'arrive trop tôt pour mon rendez-vous, j'occupe seule une table qui pourrait accueillir plusieurs clients. Un couple, visages rougis par le froid ou l'alcool, accompagné d'une fillette vient combler ce vide. Ses questions les dérangent. Il ne doit être ni son père, ni le mari de sa mère. La petite voudrait comprendre pourquoi on veut la changer d'école. Sa mère la rabroue. Dans une langue que je ne comprends pas, elle lit les messages qui défilent sur son portable.

Elle avait tenté de rejeter son enfance comme on claque une porte derrière soi. Mais elle ne pouvait empêcher ses doutes de la poursuivre.

L'homme qu'elle avait découvert sans vie dans la cage d'escalier quelques années plus tôt la hantait. Un ami de sa mère. Pour elle, un soutien qui l'avait aidée à surmonter bien des difficultés et qui lui avait ouvert des chemins de traverse.

Elle n'oubliait pas non plus le bleu profond de son regard, les cheveux en bataille, le sourire auquel manquaient quelques dents, ni ses brusques colères qui se terminaient par des propos attentionnés. Imprévisible, il lui arrivait de disparaître quelques mois puis de ressurgir sans crier gare. Une présence qui la rassurait autant

qu'elle l'effrayait.

Il se distinguait des hommes qui d'ordinaire entouraient sa mère. Des naufragés à la recherche d'une place dans un monde qui les excluait et dont ils méprisaient les règles.

Lui était différent. Il avait l'allure d'un gentleman. Il appréciait la musique, s'intéressait à la philosophie, était un féru de mathématiques. Qu'avait-il pu partager avec cette femme qui s'arrangeait toujours pour échapper à la servitude du travail et réussir à se maintenir à flot ?

Le fugitif sourire de sa mère, à l'annonce de sa macabre découverte, s'était inscrit en elle comme une épitaphe sur le marbre.

XXIV

CONFUSION

… J'suis…. J'étais dans les vaps…
Ouais… Le gage, ça m'a rien fait… J'avais pas d'sentiments… Vraiment ça m'a fait zéro, mais zéro de zéro… Tu peux encore rajouter tous les zéros qu'tu veux… Lui ça l'a pas dérangé… Mais, il embrasse bizarre… Pas comme les autres…
… Mon mec ? J'pense qu'il s'en fout… Et s'il doit m'quitter pour ça, il quitt'ra sa chance avec… Tu me rappelles… Mais pas quand t'es dans le bus avec ta mère ! T'attends d'être dans ta chambre…
Des jeans foncés. Sur les genoux, un petit sac à main rayé blanc et noir. Des socquettes noires. Des souliers en cuir noir.
Le train ralentit. Un rayon de soleil, comme un sourire tardif, éclaire les façades.

Il avait disparu sans explication. Un départ qui la privait des angoisses de l'attente, des excès de la jalousie, du plaisir des larmes et de celui de la reconquête. Un envoûtement qui avait pris fin, comme le dernier coup de minuit dépouillait Cendrillon de ses parures.

Depuis, elle vole ses tourments, ses émotions aux personnages qu'elle côtoie au fil de ses lectures ou à ceux qui enflamment les séries télévisées dont elle est friande.

La tiédeur qui saisit les entrailles, l'accélération des battements du cœur, le rouge qui monte aux joues, elle n'y renonce pas, mais les entretient dans la solitude de sa chambre.

Il est entré maîtrisant un léger déséquilibre, a traversé la salle pour s'asseoir à côté de la fenêtre qui donne sur la rue, a commandé une bière sans lui accorder un regard.

Une apparition qui la tétanise. Sa gorge est sèche, son visage en feu. Ses jambes ne lui obéissent plus. Elle tente de retrouver son calme avant de parcourir la distance qui les sépare.

Il se concentre sur son portable alors que, d'une main maladroite, elle dépose devant lui une chope ambrée débordant de mousse.

D'un pas lent, elle regagne le bar et, pour se donner une contenance, range la vaisselle qu'elle sort bruyamment de la machine.

Il se lève, décroche un journal qu'il feuillette avant de se plonger dans le mots-croisés du jour. Il ne l'interpelle pas au moment de payer. Elle le regarde griffonner quelques mots au verso du ticket de caisse.

Sur le pas de la porte, il se retourne, esquisse ce qu'elle devine être un sourire.

Décontenancée, elle compte la monnaie, en retire le pourboire puis jette une pièce qui retombe vacillante sur la table. Côté pile le ticket sera épargné. Côté face, elle le déchirera.

XXV

CADEAU

Ouais ouais ouais

…

J'en ai parlé ? C'est une erreur. En Turquie on a des branquignols. Ce sont des marchés intéressants. Je préfère ceux qui me rapportent cent mille balles. Je veux une équipe de top guns. Je m'en fous des quatre-vingt mille francs. Le mec est au-delà du job. Le responsable technique aura la main sur tout. C'est un top gun. Il coûte des ronds. So What ?

…

Allo ? Tu m'entends ? Tu m'entends ?

…

Et qu'est-ce que ça donne ? Ce n'est pas Nissan, ce n'est pas Honda ? Il y avait l'Italie. C'est pas Toyota ? T'es en contact avec qui en ce moment ?

…

Elle est à bout de nerfs. Pour fuir ses récriminations à propos de Plonk qui n'est pas encore sorti pisser ce matin, de la lessive qui s'entasse dans la corbeille à linge, de la pluie qui tombe depuis trois jours, du facteur qui a glissé un avis de retrait dans la boîte aux lettres sans s'être donné la peine de sonner, il complète la liste des courses pour une veillée de Noël réussie. Malgré ses réticences, il

affrontera, la cohue de ceux qui ont attendu la dernière minute pour acheter une dinde, un champagne millésimé ou les cadeaux qu'ils se réjouissent d'offrir.

Le panneau lumineux du garage souterrain affiche complet. Il se parque en zone interdite, indifférent à l'amende qu'un contractuel consciencieux ne manquera pas de glisser sous l'un des essuie-glace à moins que, en ces temps d'effervescence, la maréchaussée n'ait d'autres chats à fouetter.

Encombré de paquets, il lâche un chapelet d'injures. Son rutilant 4x4 a disparu. Flanquer une voiture à la fourrière en période de fêtes n'a rien de très chrétien !

Au poste de police, on tente de l'apaiser. Un officier recueille sa déposition. Procéder aux vérifications d'usage demande du temps. On l'avisera s'il y du nouveau.

Elle roule à vive allure. Un miracle ces clés abandonnées sur le siège arrière. Ce soir, contre toute attente, elle sera parmi les siens.

XXVI

TRANSFIGURATION

Entre deux annonces de correspondances, le contrôleur en verve invite les voyageurs à ranger leur portable pour admirer le lac, côté gauche dans le sens de la marche du train. Une vue époustouflante que les parois antibruit ne tarderont pas à masquer.
Ils échangent un sourire complice. Elle est docteur en économie, vient du sud de la France. Il est d'origine suisse allemande, a fait des études de médecine. Elle revient de Barcelone où les Catalans réclament leur indépendance. Très nationalistes, ils arborent des drapeaux partout. Comme en Suisse d'ailleurs, mais ils ont un mode de vie plus excentrique. Ses concitoyens sont des travailleurs impitoyables, reconnaît-il. Un peu butés, il leur arrive de condamner le laxisme des Romands.

Il avait anticipé ce moment. Se taire lui aurait assuré un répit. Mais, bavard incorrigible, il lui impose, une fois encore, une de ses fastidieuses diatribes.

Les manifestations qui se suivent sans se ressembler ont un point commun : la colère. Les plus âgés, drapés dans leurs certitudes, tentent d'éteindre l'incendie. Leurs propos apaisants ricochent sur des tympans sourds. Trop nombreux, jouissant d'une longévité indécente, ils sont pour les

plus jeunes, une cible à abattre.

Parmi les insurgés détachés de la masse, deux fronts s'opposent. Une des fractions prône la destruction des institutions, un préalable indispensable à la floraison d'un monde où les règles nécessaires émergeront d'elles-mêmes, où chacun occupera sa place sans nuire aux autres. Ils sont la risée de leurs rivaux qui préconisent à chacun le droit de s'enrichir, de prospérer, quelles que soient les méthodes et leurs conséquences.

Des citoyens fâchés s'épanchent à tout venant. Mensonges et vérités s'entrelacent. Une relativité dont seuls quelques grincheux, auto-proclamés gardiens du temple, s'offusquent.

Les plus craintifs des nantis se sont retirés dans des abris spécialement conçus pour eux, persuadés que dans le vaste univers, des alliés sensibles à leur sort voleront à leur secours.

Il y aura encore des jours. Il y aura encore des matins avant le grand effondrement, la rassure-t-il. *Mais en l'absence d'un dieu créateur de l'homme à son image, qu'adviendra-t-il du verbe fait chair ?*

Il l'ennuie avec ses divagations sans queue ni tête. Ne pourrait-il pas varier la teneur de ses discours ? Elle se retourne pour le lui dire. Il a disparu. Volatilisé.

XXVII

ESCAPADE

Sous le ciel bas, un soleil invisible joue avec les nuages. Un jeu d'ombre et de lumière qui m'interroge. Comment bascule-t-on de l'autre côté. Quand franchit-on la frontière qui sépare l'avant de l'après. Autrement dit, que sont devenues au fil du temps nos aspirations de jeunesse, quel sens donner à ce qu'il reste à vivre. Des taches brunâtres constellent le crâne de l'homme assis à ma droite. Un collier de barbe grisonnant entoure son visage strié de rides. Devant lui sont étalées les cartes établissant l'itinéraire à parcourir. Imperturbable, il filme, malgré le rideau de pluie, les vastes champs de colza ponctués de clochers solitaires.

C'est un lendemain d'hier. Emmitouflée dans mon manteau, un bonnet de laine enfoncé sur le crâne, je m'assieds au pied de la fontaine qui domine la place, à deux pas de l'horloge animée. Une curiosité locale.

En toute saison, les habitués du marché viennent ici le samedi emplir leur cabas. Ils s'attardent chez le fromager, plaisantent avec le marchand de légumes, louent le boulanger qui préfère l'épeautre au blé, approuvent le boucher qui ose encore vendre des abats, mais évitent l'escarcelle des mendiants dispersés le long des étals.

Combien de petites mains se sont activées pour qu'une

bouchée de nourriture régénère quelques cellules et poursuive inexorablement son chemin ? Peu disposée à sombrer dans un vertigineux inventaire, je me laisse bercer par la rumeur ambiante.

Entre ciel et terre, je progresse sur un sentier abrupt. Mes chaussures, tout juste sorties de leur emballage, échappent aux lois de la pesanteur. J'avance légère, progresse par petits bonds.

L'atmosphère lumineuse qui m'enveloppe s'assombrit soudain. Plus aucun son ne parvient à mes oreilles. Au loin, des silhouettes s'agitent dans le brouillard, insensibles à mes appels. Plus je m'en approche, plus mes sens s'amenuisent. Prisonnière d'une obscurité soudaine, je me désagrège en une pluie d'étincelles.

Il a sonné l'heure! rappelle la voix grave du guet de l'horloge mécanique. Je m'ébroue. Les marchands ont plié bagage. La place est déserte.

XXVIII

RUPTURE

Indifférente aux voyageurs qui l'entourent, une femme, dont je ne distingue que la voix et que j'imagine d'un certain âge, reproche à son fils d'ouvrir trop facilement son porte-monnaie pour une personne qui ne le mérite pas, d'oublier que bientôt il ne touchera plus ses allocations de chômage. La situation de sa compagne ne doit pas être son affaire. Elle a un mari et peut s'adresser à l'aide sociale. Il ne peut offrir ce qu'il n'a pas.
L'interlocuteur ne semble pas se rallier à ses vues. Amère ou résignée, elle renonce à poursuivre la conversation.

Jamais elle ne s'était crue capable d'une telle audace. L'homme qui s'appuyait au bar pour se maintenir en équilibre était une chance à saisir. Son offensive avait payé. Il ne l'avait pas repoussée et l'avait, malgré ses airs bourrus, enlacée de ses bras protecteurs.

Elle avait su endormir sa méfiance avec ses bizarreries, son entrain, des plats pimentés. Son instinct l'engageait pourtant à garder ses distances, à tenir sa langue. Elle ne lui avait rien dit à propos de l'hôtel où elle travaillait pour un salaire dérisoire. Des petites sommes accumulées qui lui permettraient de retrouver, le jour venu, son indépendance.

Il s'était opposé à l'idée qu'elle suive un cours de français, puis avait consenti. Leurs conversations, il le lui concédait, s'en trouveraient enrichies. Néanmoins, l'imaginer ailleurs, en compagnie d'inconnus lui déplaisait.

Il n'avait pas eu tout à fait tort de s'inquiéter. Son brin de folie, son humour, sa perspicacité avaient séduit son jeune professeur. Auprès de lui, elle retrouvait sa fierté, sa dignité. Ensemble ils forceraient les barreaux d'une prison qu'elle s'était choisie mais qui n'avait plus lieu de la retenir.

Elle appréhendait l'annonce d'un départ qui ne manquerait pas de déchaîner les foudres de son bienfaiteur. Pourtant s'enfuir comme une voleuse la rebutait. Il avait été sa planche de salut. Elle affronterait les protestations, les injures, des larmes peut-être, mais ne se déroberait pas. Il l'avait accueillie, elle avait accédé à ses désirs. Ils seraient quittes.

L'avocat de la partie adverse a plaidé un cas de légitime défense. Le juge a retenu ses arguments.

XXIX

TEAM BUILDING

J'ai vu que tu m'avais appelé. C'est très bien ce que tu fais. J'aime surtout le terme investigator que tu utilises. On va slalomer vers le systémique et le team building en intégrant le target groupe. Au troisième paragraphe, ce serait mieux de parler de messengers et de corporators.

Pantalon de flanelle gris, chemise claire, les joues rondes, l'expert en communication ressemble à un enfant qui aurait vieilli prématurément. Il se lève, empoigne sur le porte-bagages un sac à dos noir conçu pour contenir un ordinateur et des dossiers, se rassied et saisit une fois encore son portable.

Un attentat à Bruxelles, à l'aéroport !

L'entreprise à la mode grand-papa, c'est fini. La nôtre, *Cent T,* T pour terroirs, a été vendue à un groupe étranger, impressionné, c'est ce qu'ils ont dit, par la qualité de nos produits. Ils ont congédié presque tout le monde pour former une nouvelle équipe, une équipe de choc. Le chef caviste a été remercié. Depuis quelque temps, on le voyait trop souvent inspecter les vignes plutôt que penché sur son ordinateur. Ils réorganisent tout. Ils vont révolutionner l'informatique et, paraît-il, robotiser la cave. Moi, je n'ai pas perdu mon poste parce qu'il y a encore

des choses que les machines ne savent pas faire et que j'ai apparemment des connaissances et du potentiel.

Ils ont planifié une semaine de *team building* dans un hôtel à la montagne pour les trois employés qui restent, les nouveaux et un des supérieurs.

Pendant le stage, tout le monde portait le même uniforme. D'abord, on a dû se présenter. On a marché librement dans une immense salle et, quand la musique s'est arrêtée, on a dû repérer quelqu'un. Il n'y a pas eu de grands mélanges malgré le costume censé supprimer les différences. J'ai raconté mon parcours à Yann qui m'a raconté le sien, puis il a répété aux autres ce qu'il avait retenu de ma vie et moi de la sienne. Il a aussi fallu s'exprimer sur des sujets inhabituels, dessiner, faire des jeux en groupes. Tout le reste, je peux rien en dire parce qu'on était entre nous et qu'on a juré la confidentialité.

À la fin de la semaine, on était tous devenus des collaborateurs, des *good friends*. La réussite de l'entreprise, sa prospérité dépendaient de nous. On était des combattants et on avait un but commun: liquider l'ordre ancien, élaborer de nouvelles stratégies pour exploser le chiffre d'affaires.

C'est comme ça qu'on a assez vite renoncé à la vinification pour fabriquer des sirops et des limonades à partir de cultures biologiques. Je suis en charge de la communication.

L'entreprise a changé de nom. Elle s'appelle maintenant *Les six roses.*

XXX

FAVEUR

Malgré les nuages qui assombrissent la gare de Bex, elle porte de larges lunettes noires. Accrochée à sa canne, elle sollicite le jeune homme qui se tient à ses côtés pour l'aider à franchir le marchepied. Comme ils s'asseyent l'un en face de l'autre, elle le remercie. Elle vient de subir une opération de la cataracte. Il habite une ville prospère qui offre aux plus riches la possibilité d'échapper aux impôts. Son amie vient de le quitter. Le vide l'effraie. Elle n'est pas faite de bois. Pourraient-ils échanger leurs numéros de téléphone ? A-t-il le temps de boire un café ? Il n'a que cinq minutes pour ne pas manquer sa correspondance.

Puisque Charles s'accommode mal des absences de son maître et qu'une ultime séance chez le vétérinaire est inconcevable, il faut trouver une solution. L'invitation tombe à pic. Un cadeau des dieux. Il n'a jamais menti aussi effrontément de toute son existence. Il irait avec plaisir. Une ruse excusable qui assurera à son chat des jours paisibles.

La veille, elle est allée chez le coiffeur rafraîchir sa teinture, a sollicité l'avis de son miroir passant l'une après l'autre les robes dont elle ne s'est jamais séparée,

pressentant qu'elles attendaient leur jour. Son choix se porte sur un deux-pièces bleu pâle. Une veste à col montant qui se boutonne sur le côté et une jupe entravée qui s'arrête au-dessus du genou.

L'après-midi, elle a fait ses courses, dressé la table, réservant le soir aux préparatifs du repas qu'elle servirait le lendemain. Elle adore cuisiner et pourtant les occasions de dévoiler ses talents se font rares. Dans un des casiers de la cave, elle retrouve un *Nuits Saint-Georges* offert dix ans plus tôt. Elle ne s'était jamais résolue à l'ouvrir. Il ferait jour. Elle range les chandeliers qu'elle vient de sortir de l'armoire.

À midi pile, il appuie sur le bouton de la sonnette. Elle le prie d'entrer. Il n'est pas venu avec des fleurs mais accompagné de son chat. Discrètement, elle fait disparaître le vase de cristal posé sur la table de la cuisine.

Ses réticences ravalées, elle accorde l'hospitalité au chat qui a déjà sauté sur ses genoux. Il jure qu'il reviendra les voir souvent. On n'abandonne pas sans raison un être aussi délicieux.

Quelques semaines plus tard, il découvre dans sa boîte à lait un colis déposé par le facteur. Intrigué, il déchire l'emballage de carton. Il en retire un pâté en bocal accompagné d'une photographie de Charles.

XXXI

IMPROMPTU

Entre Bex et St-Maurice, avant de s'engouffrer dans le tunnel, le train traverse des champs négligés où des cabanes de bois côtoient des barricades de fortune. Protégé par une anfractuosité dans la paroi rocheuse un épouvantail raide, vêtu d'une toge noire, attend dans une insigne indifférence l'oiseau à effrayer.

Aucune neige n'a recouvert le jardin cet hiver. Elle n'a pu chasser à grands coups de pelle la couche épaisse mais si légère qui d'ordinaire recouvrait les marches de l'escalier ni s'élancer pour être la première à marquer le chemin qui mène au portail. Les dentelles de givre ont elles aussi déserté les carreaux refusant à ses doigts le plaisir de tracer quelques mots fugaces.

Elle esquisse quelques pas. Ses chaussures s'enfoncent dans le sol encore imbibé des pluies tombées en force.

Elle atteint l'érable, s'assied sur la pierre accolée au tronc. Sa place favorite. Les premières pâquerettes, condamnées à s'épanouir de plus en plus tôt, s'éparpillent dans le gazon alors que les amandiers exhibent à contre cœur de fragiles bourgeons. Le silence oppressant et les lourds nuages ne l'incitent pas à se réjouir de cette floraison précoce.

Et si le mot saison était voué à disparaître ? Si la fonte des glaces s'accompagnait d'un rétrécissement du lexique

qui cesserait de répertorier ce qui n'est plus ? Cette pensée qu'elle ne parvient pas à chasser la ramène à son inventaire:

... si plus d'oiseaux
plus de plumes à perdre
plus de prises de bec
plus de vols à tire d'ailes
plus de chutes du nid
plus de printemps
plus de corbeaux confus
plus de bayer aux corneilles
plus de roi...

Une violente rafale disperse dans l'herbe humide les feuillets posés sur ses genoux. Phrases et mots ne sont plus que bavures.

Plus de poème… soupire-t-elle, déchirant les pages pour en faire des flocons de papier.

XXXII

RETOUR

Au Kunsthaus de Zurich, l'artiste Peter Fischli a imaginé un dialogue entre les peintres Ferdinand Hodler et Jean-Frédéric Schnyder. Le second suit les traces du premier mais privilégie le geste vif, le jet de couleurs, l'instant plutôt qu'une composition figée.
Dans le train du retour je lis *La limite de l'oubli* de Lebedef. Un passage où il est question de notre aveuglement face au destin, de la nécessité de s'éloigner pour mieux retrouver ce que l'on a quitté. Intriguée par les propos hardis d'une passagère en verve, je tends l'oreille.

Le soleil tapi derrière les nuages éclaire une mince étendue de terre où l'on distingue quelques habitations. Le lac d'un vert profond soulève d'énormes vagues qui viennent s'écraser contre les rochers. Je marche, indifférent à la pluie qui se met à tomber.

La maison vieillit solitaire, entourée d'un vaste champ en friche. J'emprunte pour l'atteindre la route boueuse qui a gardé les traces du passage d'un véhicule. Une fenêtre claque au vent. Je pousse la porte. À l'intérieur tout est encore à sa place. Seule la couche de poussière qui recouvre le mobilier rappelle la solitude du lieu. M'étant habitué à la pénombre, je remarque des traces de doigts sur la table, des empreintes de chaussures sur le sol. Je

pensais être arrivé le premier. Ne m'aurait-il pas attendu ? Ou est-ce un vagabond qui a trouvé refuge là où il n'y a rien à prendre seulement des souvenirs à chasser.

C'est ici que nous nous sommes vus pour la dernière fois. Ici qu'a éclaté une ultime scène. Sa douleur était intolérable, sa folie cruelle. Notre fils, notre point d'ancrage, avait réveillé de vieux démons. Elle mettait en doute les liens qui l'unissaient à son propre père, affirmait que notre enfant n'était pas le mien ou qu'il l'était peut-être. Lui se débattait dans le fracas de nos disputes, impuissant à trancher, contraint de déplaire à l'un pour mieux plaire à l'autre. Je m'étais sauvé. À mon retour, la maison était vide. Ils avaient disparu. À quoi bon perpétuer une histoire sans issue. J'ai fui à mon tour.

Une enveloppe est déposée sur le vaisselier de la cuisine. Elle m'est adressée. Je la tourne et la retourne sans me résoudre à l'ouvrir. Il ne viendra pas.

Le ciel s'est assombri. Je reprends le chemin qui m'a conduit jusque-là. Sous la pluie battante, j'entrevois une silhouette. Parvenu à ma hauteur l'homme hésite, s'immobilise.

Le temps d'un regard, je me détourne, presse le pas.

XXXIII

À Rashid

FACÉTIES

La gare de Neuchâtel n'a rien de convivial. J'ai manqué mon train et attendu la prochaine correspondance, pestant contre ce lieu gris et froid qui me privait d'une journée printanière. L'homme assis de l'autre côté de la rangée, à ma gauche, se concentre sur une liasse de feuilles. Avec son stylo, il dessine dans l'air de larges cercles. Le chapeau de feutre terre de Sienne s'accorde au cuir de sa mallette. Ses cheveux en désordre retombent sur le front, une barbe naissante recouvre ses joues. Son profil, qui épouse le balancement du train, se découpe tantôt sur le ciel, tantôt sur le lac. Musicien ? Physicien ? L'ambiguïté se dissipe lorsqu'il demande si, à la prochaine séance, il lui reviendra de commenter le rapport qu'il corrige. Un rapport qui, à part les fautes d'orthographe – *rien de tragique* – les titres inadéquats, – *rien de tragique* – le contenu lacunaire – *rien de tragique* – se présente bien.

La dictée non préparée, c'était l'arme ciblant les plus faibles en orthographe mais qui aiguisait, à l'insu du maître lisant les passages découpés en morceaux balisés par des virgules et des points, son imagination. Il distinguait le sujet du verbe, le nom de l'adjectif ou de l'adverbe,

jonglait avec les accords, les pluriels d'exception mais sans jamais se hisser jusqu'au groupe des forts ni atteindre celui des plus faibles.

En réalité, il ne se débattait pas contre les règles imposées mais contre les aberrations qui surgissaient au détour d'une phrase et qui le faisaient soudain douter de lui-même. *Fertile est la fraîche heure de sept gardiennes…*[1] *Au feu naître les petites orphelines de la guerre…*[2] *C'est dessous France et de bon thé que ce rat fête la beauté…*[3] *Sur le vide papier que la blanche heure des faons….*[4] Quel sens donner à des vers qu'il orthographiait parfaitement mais qui défiaient toute logique ? Désorienté, il naviguait en eau trouble subissant les rires et les sarcasmes de ses professeurs qui s'interrogeaient sur sa capacité à suivre des classes régulières.

Ses tourments d'écolier ont fini par lui ouvrir les sentiers de la gloire. Seul sur scène, il multiplie les calembours. Alliant la parole aux actes, il écrit *qu'au lit on rugit, que les éléphants barres hissent…* Le crissement d'un violon imitant le grincement de la craie sur le tableau noir interrompt sa démonstration.

Alors, dans un roulement de tambour, il apprend à ceux qui l'ignoreraient encore que les fourmis, oui les fourmis, *crohondent.*

1. René Char, « Sur une nuit sans ornement », in *Les Matinaux*, suivi de *La Parole en archipel*, Gallimard, 1969, p. 168
2. Blaise Cendrars, « La guerre au Luxembourg », in *Du monde entier au cœur du monde. Poésies complètes 1912-1924,* Poésie / Gallimard, 1998, p. 114
3. Guillaume Apollinaire, « Les collines », in *Calligrammes*, Poésie / Gallimard, 1998, p. 28
4. Stéphane Mallarmé, « Brise marine » in *Poésies,* Poésie / Gallimard, 1984, p. 40

XXXIV

MASCARADE

Ma voisine tient d'une main un sac noir d'où émergent les oreilles d'une peluche rose. De l'autre, son portable. Elle donne à une amie des nouvelles de son mari. Il n'a pas échappé aux mains de ceux qui opèrent, même quand il n'y a rien. De l'argent volé, se plaint-elle poursuivant sur la santé qui fluctue au gré des saisons. *Quand la sève descend, que les feuilles tombent, les maladies augmentent. Ceux qui passeront le cap de l'hiver verront les fleurs sortir.* Tout à l'heure, elles se retrouveront sur le quai.

Ce devait être la soirée de tous les excès. Mais c'était sans prendre en compte les malices du carnaval.

Il avait pris quelques jours de congé pour participer avec ses amis au défoulement général. Un rituel qui se répétait depuis leur adolescence.

Les cafés rivalisaient en décorations excentriques. Des DJ concoctaient des listes de vieux tubes qui réveillaient souvenirs ou nostalgie et contraignaient les couples, serrés comme des harengs en boîte, à frétiller sur place. Les jeunes préféraient les vastes tentes élevées pour l'occasion qui diffusaient du disco à faire éclater les tympans.

Elle avait hésité avant de se décider à sortir, retenue par l'étrange impression que ce pourrait être un dernier

soir. En l'espace de quelques secondes, elle avait éprouvé dans la profondeur de son être que la vie, comme un fil fragile, pouvait casser avant que l'ouvrage ne soit achevé. Quelques secondes pour réaliser que cette rupture définitive effacerait tout ce qu'elle avait vécu et la priverait d'en connaître davantage. Un constat qui ne l'effrayait pas. Mais, ce n'était pas le moment de se laisser submerger par cette curieuse sensation. Un bain de foule lui ferait le plus grand bien.

Ils étaient accoudés au même bar et s'étaient lancés dans une conversation où les propos les plus sombres s'achevaient en joyeux éclats de rire. Affublé d'un nœud papillon à pois jaunes et d'un chapeau melon, le serveur, occupé à satisfaire les commandes qui fusaient de toutes parts, ne les interrompait pas. Puis ils s'étaient mêlés à la masse des danseurs, se laissant porter par la vague qui précipitait les corps les uns contre les autres, sans laisser le moindre espoir à ceux qui auraient préféré esquisser un pas de deux. Il l'avait raccompagnée chez elle malgré les protestations indignées de ses compagnons qui condamnaient son infidélité. De retour chez lui encore un peu ivre, il s'était débarrassé de son déguisement, maugréant contre les confettis éparpillés sur le tapis.

Quand son mobile avait vibré dans sa poche, il avait attendu avant de répondre. On lui demandait d'intervenir d'urgence, le médecin de garde étant surchargé. Il avait accepté.

Les plaisanteries sur l'improbabilité de retrouvailles alors qu'ils s'étaient quittés sans échanger leurs noms se bousculaient dans sa tête.

Elle avait choisi une façon bien étrange de s'immiscer, pour toujours, dans sa vie.

XXXV

SPÉCULATIONS

L'entrée principale de la gare de Lausanne est un théâtre permanent. Quatre gaillards en tenue de camouflage, chaussés de lourds souliers à la semelle épaisse montent la garde devant le kiosque à journaux. Ils ont les yeux brillants et le propos grossier. À leurs pieds des sacs à dos surmontés de matelas roulés retenus par des sangles et trois chiens.
Un voyageur inspecte d'un œil inquiet le tableau d'affichage des départs, sourd aux questions des deux enfants agrippés à son pantalon. D'une main hésitante, il compose un numéro. Celui qu'il attend, vraisemblablement un compatriote, survient à ce moment. Il lui remet des documents.
La présence d'un agent de police armé éloigne ceux que l'uniforme dérange. Un pigeon affolé tente de retrouver l'air libre.

Jeune, tu rêvais de voyages. Non pas que tu te sois spécialement intéressé à la géographie, encore moins à la géopolitique, un serpent qui se mord la queue. Écraser l'ennemi, s'emparer du pouvoir, s'enrichir sur le dos des autres. Toujours la même histoire.

Non, tu aurais aimé voyager pour être n'importe où sauf là où tu étais. Partir pour te frotter à l'inconnu, à

d'autres terres, expérimenter d'autres façons de vivre. Être toi-même et différent à la fois. Un rêve jamais réalisé. Tu as opté pour des contrées à portée de seringues, des aventures en compagnie de baroudeurs de ton genre.

À force d'observer tous ceux qui vont et viennent, tu te demandes si leurs déplacements obéissent à des règles ou s'ils sont le produit du hasard. Tu imagines un observateur répertoriant toutes leurs trajectoires, un peu comme le ferait un astrophysicien scrutant les constellations. Et si chaque traversée, chaque collision, chaque croisement influaient sur la marche du monde, en déterminaient le futur ?

À quoi bon t'embarrasser de toutes les sommations qui incitent à des choix de vie raisonnables, de ces rappels à la responsabilité dont on te rebat les oreilles.

Dans la rue, tu ne te heurtes pas qu'à la misère. Tu découvres des univers fabuleux. À ta manière, tu crèves des bulles, tisses des liens, débusques la beauté là où on ne la cherche jamais.

C'est ce monde-là qui te fascine. Mais tu ne sais plus comment concilier ton ailleurs et ton ici. Alors tu répètes que la route est toute tracée, quoi que tu fasses.

Furtivement, tu glisses dans ta poche les billets qu'on te tend. Indic, c'est pourtant la dernière chose que tu aurais pensé faire.

XXXVI

BOÎTE VOCALE

Les passagers en provenance de Zurich qui poursuivent leur route en direction du Valais, sont désagréablement surpris, en quittant la gare de Berne, de voyager en sens inverse de la marche du train.
Coiffée d'un bob beige trop étroit pour sa tête frisée, la femme qui vient de monter dans le wagon en fait l'expérience.
Au démarrage du train, surprise, elle se précipite sur la banquette opposée sans lâcher un bâton qu'elle agite au-dessus de sa voisine collée à la vitre.
Enfin à l'aise, la randonneuse tapote les touches de son portable au rythme régulier de sa bouche qui s'ouvre et se referme. Le bâton lui échappe. Elle le rattrape in extremis et s'excuse auprès de la passagère dont elle découvre soudain la présence.

C'était le jour de son anniversaire. Elle avait passé son après-midi au bord du lac, longeant un sentier tantôt sauvage tantôt domestiqué, réponses des édiles aux exigences des riverains et à celles des automobilistes.

Dans l'échancrure du petit port, elle avait remarqué un jeune couple assis sur la jetée. La fille au visage exsangue, ses grands yeux pâles perdus dans le vague l'avait émue.

Mais, effrayée par le regard agressif de son compagnon, elle avait aussitôt accéléré le pas. Quand elle s'était retournée pour s'assurer qu'ils ne la suivaient pas, ils avaient disparu. Après avoir composé un numéro sur son portable, elle avait attendu, comme le suggérait la voix enregistrée, le signal sonore qui invitait à laisser un message.

Le bourg était désert. La plupart des magasins n'ouvraient pas en début de semaine. Elle avait tout de même repéré une boulangerie, pour s'acheter un sandwich au jambon et une orangeade.

De retour au bord du lac, elle s'était attardée sur un banc à proximité de colverts qui s'épouillaient sur le gravier. La sirène d'un bateau avait interrompu sa rêverie. Elle avait dicté un second message. L'orage menaçait. Il était temps de rentrer.

Elle s'attendait à trouver sa boîte aux lettres vide. Imperturbable, elle avait sollicité une fois encore son portable et s'était adressé des vœux de circonstance.

La porte tout juste refermée, elle se précipite sur le répondeur du téléphone fixe. Le témoin rouge clignote. Quatre appels en absence. Étrange. Elle en escomptait trois. Sur un morceau de papier arraché à une publicité, d'une écriture fébrile, elle recopie le numéro inconnu.

Elle n'a jamais manqué de fêter ce jour particulier. Alors qu'elle s'apprête à saisir la bouteille de champagne mise au frais la veille, la sonnerie du téléphone l'interrompt. C'est le numéro qu'elle vient de retranscrire !

- Allo?

- Allo... Allo... Bonsoir Madame, vous êtes bien Madame euh... Madame euh... ? Votre année de naissance ?

- 11 avril 1951

- Ah, désolé Madame, vous n'entrez pas dans la catégorie concernée.

XXXVII

HÉSITATION

Cette nuit, la neige a chassé le printemps. La nature défile dans la grisaille.
Elle porte un cardigan rose rehaussé d'un collier de perles. Les ourlets de ses jeans sont défaits. Elle pose sa trousse de maquillage turquoise sur la tablette qui sert de couvercle au vide-ordures.
Estomper les irrégularités du visage avec un fond de teint rosé. Appliquer un fard à paupières mauve. Redonner de la vigueur aux cils à petits coups de mascara. Redessiner l'arc des sourcils à l'aide d'un crayon gris foncé. Renforcer d'une ligne rouge vif le contour des lèvres. Un dernier coup d'œil au miroir de poche confirme la réussite de la tâche.
Sombre silhouette se détachant du paysage, un randonneur marche à grandes enjambées, adaptant sa foulée au mouvement de ses bâtons.

L'odeur de la térébenthine l'envahit comme un excédent d'alcool monte trop vite à la tête. Additionné à l'huile de lin, le solvant donne aux couleurs leur consistance.

Sur la toile qu'il a enduite d'une épaisse couche de gesso, il esquisse au fusain quelques lignes dominantes,

obscurcit des masses. Il n'a, pour l'instant, qu'une vague idée du sujet à développer et se plie dans cette première ébauche aux règles qui garantissent une composition harmonieuse.

Attaquant la couche de fond, il choisit des rouges orangés, du vert, des bleus foncés. Il recule, se rapproche de la toile à plusieurs reprises pour s'assurer du résultat, s'empare du châssis, le tourne et le retourne avant de décider quelle sera sa position sur le chevalet.

Il peut maintenant aborder le motif. Au cours de l'exécution, des flacons alignés se transforment en personnages vacillants qui se figent en une barre d'immeubles. Dans la masse colorée, il enfonce des pièces de métal, des copeaux de bois qu'il retire pour n'en conserver que l'empreinte.

Renforcer l'arrière-plan lui permettrait d'ancrer les formes qui flottent à l'horizontale. À grands coups de chiffon désordonnés, il brouille les couleurs qui se fondent en un amalgame tirant sur le gris.

Une trêve s'impose. Il s'accoude à la fenêtre qui donne sur la rue, revient sur ses pas, traverse l'atelier de long en large, finit par s'immobiliser.

Soudain, dans un accès qu'il ne maîtrise pas, il s'empare d'une craie noire, crible la toile de points, fait ressortir des courbes, trace des lignes qui se frôlent, se croisent, se défient. Le résultat le laisse sceptique.

Par légères touches, il ajoute une ombre, supprime un vide, modifie un angle et détruit ainsi, ce qui aura été, l'espace d'une respiration, un chef d'œuvre.

XXXVIII

UBIQUITÉ

Elle n'a pas réservé sa place. Celle qu'elle convoite est déjà occupée. Rabrouée, elle se résigne à voyager côté couloir. D'un emballage de papier, elle retire un ramequin au fromage, le grignote, commentant le magazine qu'elle feuillette. La mode cette année sera aux broderies et aux brocarts, des tissus chers que les Chinois pourraient copier. Il devient de plus en plus difficile de déterminer à quelle classe les gens appartiennent. Les vêtements qu'ils portent les distinguent de moins en moins.
À Dijon, le contrôleur recommande de ne pas s'aventurer sur les quais bondés. Celui qui l'accompagne reproche aux policiers de ne pas être là où il faudrait. Une remarque, parmi d'autres, qui se heurte à son indifférence.

Le portrait disséminé dans toute la ville, d'un homme qui à l'aide de ses mains garde les yeux grands ouverts, l'irrite. *Wei Wei* doit être le titre d'un nouveau film à l'affiche ou une réclame annonçant l'ouverture d'un ixième restaurant asiatique. Elle ne mange pas de ce pain-là, mais se désole qu'on puisse dépenser autant d'argent pour une publicité. L'offre culturelle en vogue ou les questions qui agitent critiques et journalistes à propos de

l'artiste n'appartiennent pas au champ de ses préoccupations.

Son mariage l'a éloignée des méandres administratifs et de la crainte des fins de mois qui ne joignent pas les deux bouts. Ses enfants se résument à des photos fanées dormant dans des albums qu'elle n'ouvre plus. Les recevoir de temps à autre chez elle implique la corvée de cuisiner. Une tâche qu'elle délègue désormais au traiteur du quartier.

Ce visage exaspérant qui surgit à chaque coin de rue l'incite à exprimer tout haut ce qu'elle pense. *Accueillir des touristes, elle peut le concevoir. Mais tous les autres... Si chacun restait chez soi le monde irait beaucoup mieux…*

Alors qu'elle s'attarde devant une vitrine, la silhouette d'un passant se mêle à son propre reflet. Un léger haussement d'épaules répond à son cri de frayeur. D'un regard anxieux elle suit l'homme qui s'éloigne.

Il se retourne et, dans un éclat de rire colossal, lui adresse un doigt d'honneur.

XXXIX

UTOPIE

Je quitte la gare de Lyon et marche en direction de la Bastille. Le macadam réchauffé par le soleil d'été paraît une bonne alternative aux bancs qui se font de plus en plus rares et de moins en moins confortables. Un homme déroule sur le trottoir une couverture rouge assortie à la couleur de son pull-over et de la casquette qu'il a, après s'être allongé, placée à quelques centimètres de sa tête.

Juste derrière lui, à la terrasse d'un café on boit, on mange, on lit, on discute. C'est un autre monde. Un écran où s'agitent des silhouettes colorées.

L'arrivée de deux policiers brouille le film. Ils ne le menacent pas, lui demandent simplement de s'en aller. L'homme se lève, plie sa couverture, saisit un sac de plastique blanc et traverse l'avenue, indifférent aux regards des piétons qui attendent eux de passer au vert.

Le ciel, la mer, les yeux azur, les marques de coups sont des épaves qui croupissent dans les fonds ensablés de sa mémoire. Vestiges d'un passé qu'il s'efforce de ne pas remuer mais qu'il ne peut empêcher d'émerger de temps à autre.

Adolescent, il avait abandonné l'école et travaillait

pour compléter le maigre salaire familial sur un chalutier de pêche ou servait de garçon à tout faire au patron d'une gargote bâtie à proximité de la mer. On y servait de la friture, des mezzés, des boissons fraîches et un épais café qui réunissait autour d'une table des hommes venus partager les dernières nouvelles ou deviser sur la marche du monde. Les vacanciers étaient une aubaine. Ils apparaissaient le temps d'un été, puis s'évanouissaient au grand soulagement du propriétaire qui pariait sur ces deux ou trois mois pour assurer son chiffre d'affaires.

Il posait aussi pour un peintre ce qui lui avait donné l'idée de caricaturer les touristes fiers de se reconnaître sur les esquisses qu'il vendait.

Brusquement le destin avait ébranlé les habitudes de chacun, les siennes en particulier. Mobilisé dès le début des combats, il n'avait eu d'autre choix que de se soumettre aux ordres des insurgés, rendant de petits services qu'il n'osait pas refuser par peur des représailles. Il avait ainsi appris à détester l'ennemi, à épauler un fusil, à tirer sans rater sa cible, à craindre pour sa vie.

Des obus éventraient les immeubles et forçaient les gens à se terrer comme des rats au fond des caves. C'est là, dans la pénombre, qu'ils s'étaient rencontrés. Ses yeux n'avaient pas la couleur sombre de ceux des filles qu'il connaissait. Captivé par ces lambeaux de ciel, il la dévisageait en silence.

Depuis, ils s'arrangeaient pour se revoir. Ce jour-là, elle portait une robe blanche comme une bannière déroulée en signe de paix. Elle courait à sa rencontre lorsque la voiture a explosé. Il ne s'était pas enfui mais avait attendu pétrifié avant de s'approcher de la carcasse carbonisée.

Il avait été immédiatement arrêté et soumis à un interrogatoire musclé. On l'accusait de trahison. Sa présence à cet endroit-là, à ce moment-là ne pouvait être l'effet du hasard. On voulait savoir à quel camp il appartenait.

Les causes de cette guerre interminable se faisaient de moins en moins compréhensibles. La population comme les combattants aspiraient à une trêve. C'est alors qu'il avait été relâché. Libre, il se trouvait pourtant contraint de mesurer ses paroles, de se méfier de ses voisins, d'échapper à une armée qui se réorganisait.

Il avait choisi les chemins de l'exil. Un éloignement qu'il imaginait de courte durée. L'heure de la rébellion ne tarderait pas à sonner.

Du haut de l'estrade, il se voit haranguer la foule venue l'acclamer. La révolution est en marche. La victoire à portée de main.

Grand-père..., grand-père ! tu rêves ? réveille-toi ! s'inquiète l'enfant qui joue à ses pieds.

XXXX

DÉSILLUSION

Les bancs qui longent l'espace réservé aux bus en face de la gare de Cornavin sont très prisés. C'est là que se rencontrent des désœuvrés de la vie avec parfois une bouteille à la main; des musiciens au front ridé, le veston défraîchi, fatigués de jouer les airs qu'ils ont emmenés avec eux. Les plus fidèles sont un groupe de retraités qui se retrouvent au creux de journées qu'ils souhaiteraient plus actives.
Les poubelles d'acier ont été remplacées par des sacs de plastique jaunes qu'un homme en uniforme, muni d'une longue pince, remplace régulièrement.

Leur maison se trouve à deux pas de la mer. Elle n'abrite plus que des fantômes. Les volets restent clos. Les façades s'écaillent. Le vent s'engouffre dans la ruelle déserte. Il y remédiera.

Il se souvient des conversations matinales sur le seuil des portes. Jalousies, convoitises ou boutades se mêlaient au partage des recettes, à l'échange de nouvelles.

Il se souvient surtout de ce dimanche où tout a basculé. Ils étaient nombreux autour de la table. Le repas qui s'étirait entre rires et disputes avait empiété sur une bonne partie de l'après-midi. Les assiettes étaient encore à moitié pleines quand il s'était décidé à parler. Son

choix était fait. Il partirait rejoindre son oncle. Dans ce bourg perdu, il n'y avait pas d'avenir tandis que là-bas, il trouverait du travail sur les chantiers ou dans une usine. On n'avait pas servi le dessert.

Il aime ce coin de terre. Avec ses économies et celles de sa femme, il avait pu acheter cette maison qui les attend mais qu'il a léguée à ses enfants pour éviter des droits de succession.

Il faudra d'abord raviver les peintures, désherber le jardin potager, remplacer les tuiles du toit, débarrasser les feuilles mortes et la mousse qui doivent recouvrir le fond de la piscine. Ce sera une surprise. Il va tout remettre en état.

Il roule lentement, s'oriente mal dans des rues qu'il reconnaît à peine, mais finit par repérer l'enseigne familière du restaurant de la plage. Les pelleteuses sont passées. Le quartier n'est plus qu'un terrain vague.

On s'était bien gardé de lui dire que la maison était vendue.

XXXXI

PRÉSAGE

Ils entrent dans le wagon, hissent leur mallette sur le porte-bagages et s'asseyent l'un en face de l'autre. Tous deux portent des lunettes rondes, sont vêtus d'un pull de laine. L'un vient d'atteindre la soixantaine avec la conscience aiguë du déclin inéluctable qui le guette. Une clairvoyance qui l'a incité à consulter un médecin. Celui-ci a détecté une tendance au diabète. Le sexagénaire pallie cette anomalie en contrôlant son taux de glucose après chaque repas. Mieux vaut prévenir. On ne sait jamais ? Son ami lui prête une oreille attentive. Il se croyait en bonne santé. Il commence à en douter. Vieillir, c'est aussi le danger d'une pression trop haute ou trop basse. Il s'est donc procuré un appareil et la contrôle régulièrement. Ses nuits sont désormais réglées par une sonnerie qui le réveille toutes les deux heures.

Un des médecins avait détecté un cœur défaillant, mal irrigué et des battements irréguliers. Un autre s'était réjoui d'un organe en parfait état qui méritait néanmoins d'être stimulé. Peu satisfait de cette appréciation contradictoire, il s'en remettrait au verdict des augures.

Comme il s'agissait de son destin, il confia au hasard le soin de désigner la personne qui l'éclairerait. Les yeux

fermés, il avait ouvert un dictionnaire, laissé glisser son index qui s'était arrêté sur Camille. Un nom rassurant qui recelait douceur, flegme et amitié. Il sélectionna dans l'annuaire médiumnique l'adresse où apparaissait ce prénom.

Contrairement à son attente, il fut reçu par un homme. Celui-ci l'accompagna jusqu'au cabinet de consultation. Une pièce claire, aseptisée où deux chaises étaient disposées de chaque côté de la table. Ce décor froid le déstabilisa sans qu'il n'en laisse rien paraître. Il aurait préféré une ambiance plus feutrée, une lumière moins vive. Des rideaux épais et la flamme d'une bougie l'auraient tranquillisé.

Le voyant, après une manipulation mathématique, transforma sa date de naissance en un seul chiffre. Un neuf ! Présage réjouissant qu'une étude des lignes de la main ou qu'une consultation des cartes pourrait confirmer.

Il opta pour l'étude de la paume de sa main qu'il tenta de retirer à peine tendue. Le médium l'avait déjà saisie et l'examinait les sourcils froncés.

Il serra le poing. Les cartes lui convenaient mieux. L'homme lui adressa un sourire, saisit le paquet qu'il disposa en cercle sur la table. Il le pria d'en choisir une et l'exhorta à formuler intérieurement la question dont il souhaitait la réponse.

La crainte d'une condamnation inéluctable, l'incita à interrompre la séance.

Le mage s'empressa d'encaisser la somme convenue, le raccompagna jusqu'à la porte, rappelant d'un ton docte qu'on n'échappe pas à sa destinée quelle que soit la voie empruntée.

Désorienté par cette mise en garde, il ne put éviter la jeune femme qui avançait dans sa direction les bras chargés. Il ramassa les provisions disséminées sur le trottoir sauvant ce qui pouvait l'être et se confondit en excuses.

Elle s'appelait Camille et buvait son café sans sucre.

XXXXII

INTERLUDE

De l'étage supérieur où je me trouve, je plonge dans un des compartiments du train arrêté sur la voie parallèle. Un couple amoureux partage rires et bécotages sans se soucier des regards posés sur eux. Elle a de longs cheveux gris, ondulés. Une écharpe colorée retombe sur sa chemise blanche. Il porte un costume clair. Une auréole sur le sommet du crâne dénote un début de calvitie. Ils alternent plaisanteries, grimaces et gesticulations sans que le gobelet de thé qu'ils tiennent à la main ne se renverse.

Un coup d'œil à sa montre le fait se lever précipitamment. Il resurgit sur le quai, esquisse une révérence avant de s'enfuir en courant.

Elle consulte son portable – rien ne semble s'afficher sur l'écran – retire de son sac un porte-plume et un cahier à doublure rouge. Un chapitre se ferme, un autre s'écrit.

Il pourrait rester chez lui et s'abandonner à son occupation favorite. Lire. Des lectures qu'il estime indispensables mais qu'il remet à plus tard. Il a soif d'aventures tangibles.

Les voyages ne l'intéressent plus. Tomber, dans une ruelle improbable, sur un voisin qu'il fuit le terrorise. Se

mêler aux hordes de touristes le rebute. Il préfère explorer les abords de gares ou les halls d'aéroports.

Depuis quelques jours une inconnue accapare ses pensées. Il guette son arrivée le matin, quand d'un pas rapide, elle traverse le passage sous voies, une ou deux minutes avant le départ de son train. Elle réapparaît en fin d'après-midi, toujours ponctuelle, gravit la rampe d'escaliers, tête baissée, les yeux rivés sur la pointe de ses souliers.

Il devine les rayons de l'étagère où se côtoient de nombreuses chaussures, l'imagine se décider pour une paire, hésiter pour une autre et choisir enfin celle dont la couleur s'accordera le mieux à sa tenue du jour.

Elle ignore tout de ce regard posé sur elle. Sa tête est ailleurs. Elle ne supporte plus les pressions quotidiennes, l'humeur versatile de sa cheffe, les remarques déplacées de ses collègues. Sa décision est prise. Aujourd'hui elle présentera sa démission.

Il s'inquiète de son retard. Enfin il l'aperçoit. Elle court sans sa mallette de cuir bleu marine. Il la salue. Surprise, elle se retourne, perd l'équilibre. Il la rattrape d'une main. Elle porte à l'annulaire droit un saphir serti de diamants.

D'un geste qu'elle aurait souhaité moins brusque, elle claque la porte derrière elle. Le vin qu'elle a bu, une entorse à ses habitudes, n'a pas encore dissipé ses effets. Elle s'approche de la fenêtre, laisse la brise du soir effleurer sa joue, se dirige vers le piano. La sonate qu'elle connaît par cœur se rebiffe. Contrariée, elle saisit une partition au hasard, se concentre sur ses doigts.

Stupeur ! Qu'a-t-elle fait de sa bague !

XXXXIII

COLÈRE

J'hésite entre l'*Intercity* respectueux des horaires ou l'*Eurocity* versatile qui terminera sa course à Venise. J'opte finalement pour le train italien.
Un homme mince, de petite taille gravit le marchepied. Des anneaux incrustés déforment le lobe de ses oreilles. L'espace entre le bord de sa casquette et le col de sa veste découvre une peau tatouée. Je l'identifie aussitôt.
Il posait nu aux côtés d'un crocodile sur un cliché sélectionné pour le prix de la photographie de presse suisse. Une exposition présentée au Musée national de Zurich.
Tatouages et incrustations le métamorphosent en un surprenant objet d'art. Quelles raisons ont conduit à ce choix sans retour ? Un choix décidément plus périlleux qu'hésiter entre le rapide ou l'omnibus.

L'état du monde l'écœurait. Lire, jour après jour, les propos dévastateurs rangés en colonnes dans les journaux, découvrir, soir après soir, les images terrifiantes dispensées en boucle sur les écrans, subir les frustrations des uns et des autres débitées à tout venant, autant d'embûches qui gâchaient son plaisir de vivre. Il était devenu un canard gavé de grains indigestes. Une comparaison qui le faisait sourire, lui qui ne boudait pas l'occasion de

s'offrir un *Sauternes* pour accompagner son foie gras.

Il était temps de passer à la contre-attaque. Provoquer le chaos et assister à l'éclosion d'un monde insoupçonné. À ce stade, il ne pouvait en révéler la nature exacte. Mais il se sentait investi d'une mission et ne se déroberait pas.

Lors d'une promenade en forêt, il avait dû, pour échapper aux tronçonneuses des bûcherons, modifier son itinéraire. Les arbres fraîchement abattus dégageaient une odeur suave. Il en avait déduit qu'on pouvait tirer profit d'un massacre. Les rugissements du torrent qui dévalait au fond de la gorge avaient confirmé le bien-fondé de ses réflexions.

Il imagina plusieurs scénarios, en mit certains à exécution. Des pompiers intervenaient pour éteindre des incendies qui ruinaient des familles entières et semaient la panique, chacun se demandant qui serait la prochaine victime. Des entraves sur les rails empêchaient les trains d'atteindre leur destination. Des voyageurs exacerbés manquaient des rendez-vous décisifs. Une maladie inconnue engorgeait les hôpitaux. Tandis que des poteaux d'antennes explosaient, des sirènes hurlaient au milieu de la nuit. Des gaz nauséabonds s'échappaient des bouches d'égouts. On se regardait en chien de faïence. L'ennemi était partout.

Son air rassurant, sa stature académique, son charisme le tenaient à l'écart des médisances et des regards soupçonneux.

L'appareil médiatique se déchaînait, accusait l'incurie des services d'ordre, dénonçait l'intervention d'un état tiers, incriminait d'honnêtes gens, craignait un printemps meurtrier. Explications et commentaires contribuaient à semer la terreur.

Il restait imperturbable, méditant ses coups comme on élabore un théorème, comme on compose un poème. La création de ses machines infernales le fascinait autant que les destructions qu'elles provoquaient.

Les poisons inhalés, les ruses déployées pour ne pas être pris sur le fait, une alimentation précaire avaient fini par l'épuiser.

L'annonce de son décès avait fait *La Une* des quotidiens et des journaux télévisés. Les hommages se multipliaient, retraçaient le parcours de ce héros qui avait consacré sa vie à la science et au progrès de l'humanité.

L'affaire aurait pu s'arrêter là si quelque esprit malin n'avait assuré la relève.

Achevé d'imprimer
en mars 2021
sur les presses de
Tipografia La Vallée, Aoste

Au fil du rail est composé de textes courts, en deux parties, fruits de multiples pérégrinations ferroviaires.

Avec une curiosité un peu détachée, Isabelle de Riedmatten met d'abord en relief des attitudes, des expressions, des interactions ou des égoïsmes, dépeint sans complaisance quelques protagonistes de ces rencontres éphémères.

Puis l'imagination prend le relais. D'autres personnages, d'autres lieux, entrent en résonance. Des fragments de vies se dessinent, plus fragiles, parfois ancrées dans des pays bien éloignés du confort helvétique.

Des aller-retours percutants entre réel et romanesque.

L'Esprit de la Lettre Editions

9 782940 587216